

SALON DE MONTROUGE

PRIX FONDATION PERNOD RICARD

KOOPLES ART PRIZE

LA BIENNALE D'ISSY

AKAA

PARIS PHOTO

CHEDLY ATALLAH - POPLINE FICHOT

MARION FLAMENT - TIMO HERBST

EL MEHDI LARGO - ANNE-LISE VOISIN





LA GALERIE, Exposition 16 sept. – 16 déc. 2023
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN DE NOISY-LE-SEC CORPUS – POÉSIE
Tomaso Binga

1 rue Jean Jaurès F-93130 Noisy-le-Sec +33 (0)1 49 42 67 17 www.lagalerie-cac-noisylesec.fr lagalerie@noisylesec.fr
Mercredi – vendredi : 14h – 18h Samedi : 14h – 19h Fermeture les jours fériés



Entrée libre

ARTAÏS

OCTOBRE 2023 - MARS 2024

#31

PORTRAITS

- 04 Marion Flament
- 06 Chedly Atallah
- 07 Anne-Lise Voisin
- 08 Timo Herbst
- 10 El Mehdi Largo
- 11 Poptine Fichot

EXPOSITIONS

- 12 Elika Hedayat à la Maison des Arts de Malakoff
- 13 40 ans de la galerie Jean-Collet à Vitry
- 14 The infinity of grapes au Cneai=
- 16 Chambre à brouillard à l'ahah
- 17 The Kooples Art Prize au MACVAL

ÉVÈNEMENTS

- 18 Salon de Montrouge
- 20 Prix Fondation Pernod Ricard
- 22 La Biennale d'Issy
- 24 AKA 8e édition
- 26 Paris Photo
- 28 Festival OVNi

LIEUX

- 29 Le Domaine des Étangs
- 30 La Villa Dufraigne

Adhérez à ARTAÏS

Inscription en ligne sur

www.artais-artcontemporain.org

SOUTENIR ARTAÏS, c'est s'engager en faveur de la création contemporaine et des artistes de la scène française.

Participez au développement de l'association, plateforme d'aide et de diffusion de l'art en train de se faire. L'art contemporain interroge notre époque, invite à la réflexion et aux échanges.

Devenez acteurs en adhérent ou en versant un don à ARTAÏS, défiscalisable à 66%.

Bénéficiez en contrepartie de toutes nos visites exclusives d'expositions et ateliers, voyages et événements.

Dans le cadre de notre soutien à la jeune création, nous vous invitons à notre EXPOSITION/VENTE D'ÉDITIONS LIMITÉES au profit des artistes du 11 au 13 janvier 2024 à la Galerie Dix9 dans le Marais.

Pour plus d'informations, contactez-nous à associationartais@gmail.com

Directrice de la revue : Sylvie Fontaine - **Contributeurs :** Agathe Aglionin, Amélie Boulon, Matthieu Corradino, Françoise Docquier, Catherine Duparc, Sylvie Fontaine, Marie de la Fresnaye, Nathalie Gallon, Marie Gayet, Abigail Hostein, Gilles Kraemer, Romane Philip, Maya Sachweh, Laëticia Toulout **Maquette :** Mariana Hamel

Imprimeur : média graphic

Estampiller vos impressions

Tous nos remerciements à l'imprimeur média graphic pour son soutien.

« Notre métier est né de la volonté des hommes de transmettre, plus que jamais, média graphic soutient et s'engage auprès des acteurs du monde culturel »

Visuel de Une : Andrés Barón, *Peels*, 2019, Courtesy de l'artiste et DS Galerie

Suivez-nous sur Facebook, Instagram et YouTube



LES HEURES

LES HEURES SAUVAGES
LES HEURES SAUVAGES

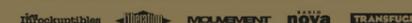
CENTRE WALLONIE-BRUXELLES

PARIS / 127-129 RUE SAINT-MARTIN

NEF DES MARGES DANS L'OMBRE DES
VOLET 2
13
-
29
10
2023
WC
PB

RÉAMARRAGE DU CENTRE LE VENDREDI 13 ANARKHE-EXPOSITION, PERFORMANCES, CONCERTS, DJ SET, CINÉMA, LECTURES, RENCONTRES...

Les Heures Sauvages bénéficient du soutien précieux de la Commission communautaire française - COCOF (Br)



Marion Flament - Un art de la lumière

L'œuvre de Marion Flament réside bien souvent en des installations, mais n'y est pas réductible, car elles contiennent aussi le lieu où elles se situent. Il s'agit d'un espace-ambient, d'un halo dématérialisé, saturé de reflets flottants et d'ombres fantomatiques, produites par des sources lumineuses qui éclairent toujours ses pièces.



Vue générale de l'exposition *Dear spectator, you are in a space*, Castel coucou, ancienne synagogue de Forbach, 2021, © Romain Darnaud.

La couleur ambiante qui embrasse les installations de l'artiste n'est cependant pas celle de leurs éléments principaux mais l'effet d'apports chromatiques extérieurs, les uns naturels (solaires, lunaires, bougies), mais également artificiels (provenant d'ampoules, de néons ou même d'effets plastiques de clair-obscur). En témoignent les installations des vitrines de la Samaritaine, qui sont une illustration de la thèse de Michel-Eugène Chevreul (1786-1889) posant hardiment que les objets n'ont pas de couleur propre mais celle de la lumière environnante.

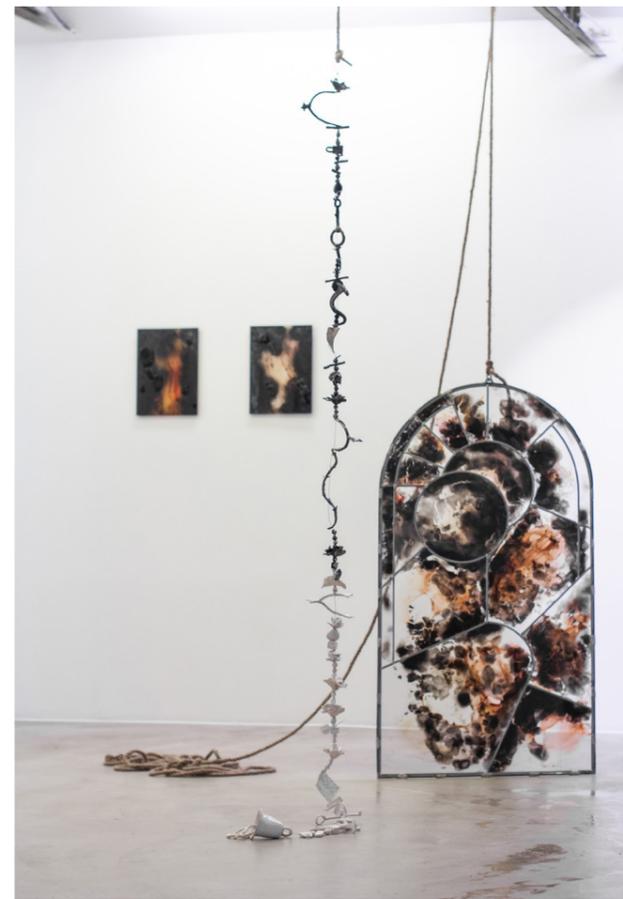
Cette lumière est souvent imprégnée de l'esprit des lieux, du *genius loci*, que son art investit, lieux qui portent en eux une histoire. C'est le cas à Lisbonne, chez Fertile, à Chapelle XIV, à la Synagogue de Forbach, et, bien sûr, à la Samaritaine. La lumière réveille donc aussi des représentations du passé, un temps qui n'est pas un repère extérieur mesurant le mouvement géométrique des corps mais un temps intérieur à ceux-ci. Un temps qui établit un lien intime, de sympathie profonde, entre un lieu déterminé et sa mémoire qui résonne profondément en nous et en lui. Ce temps qui donne de la durée à certains lieux pour en faire des hauts lieux. Henri Bergson le nomme à juste titre « durée », temps concret, intérieur aux choses et aux êtres, qui les épaissit de tout le passé qui les hante, qui leur donne de la consistance. C'est le contraire du temps abstrait et vide de la physique.

C'est dire que les installations de Marion se déploient non seulement dans un espace qualitativement unique mais aussi

dans la temporalité d'un récit qui les suit comme leur ombre, et qu'elles se déploient dans un continuum spatio-temporel, qu'elles se développent au sein d'un élément amniotique quadridimensionnel. Cela devient parfaitement explicite dans son exposition au Bastille Design Center (2022) où les suspensions mobiles baignant dans une lumière artificielle suggéraient la luminosité nocturne de la lune empilant des chapelets d'objets évoquant les récits mythologiques philippins.

Ce fluide généré autour des installations de Marion par une lumière imprégnée de temporalité frôle l'immatérialité, voire la spiritualité. Toutes les œuvres comportant en effet des vitraux, adhèrent à la mystique de l'art du vitrail au Moyen Âge, inauguré sans doute par l'abbé Suger dans l'ancienne église abbatiale de Saint-Denis (actuellement basilique) et première cathédrale gothique du XIIe siècle. Pour Suger, les vitraux, qui ont dans l'obscurité la couleur sombre et opaque des châssis de plomb qui les encadrent, sont dématérialisés par les rayons du soleil qui les traversent. Ceux-ci font disparaître sous nos yeux leurs cadres de plomb en produisant la fusion des couleurs de chaque vitrail en un flot polychrome unifié, symbole de la présence divine.

Suger illustre par les vitraux de Saint-Denis les idées du mystérieux mystique chrétien, Le Pseudo-Denys, ayant vécu vers le VIe siècle. Selon Le Pseudo-Denys, la lumière est la plus belle image de la présence spirituelle divine qui crée et unifie le monde : une image résumant bien une certaine mystique chrétienne tributaire du néo-platonisme, système philosophique qui conçoit le monde matériel comme l'émanation d'une unité spirituelle, immatérielle



Après les cendres, Vue de l'exposition *Même le jour brûle au printemps*, Chapelle XIV, 2022.

se fragmentant à sa périphérie en une multiplicité de particules matérielles pesantes et obscures.

L'artiste s'inspire librement de cette vision dans certaines de ses installations. C'est le cas du diptyque présenté à l'Espace Niemeyer (2021) où elle rabat la lumière sur les vitraux en déviant de 90° sa trajectoire. Elle occupe ainsi le centre blanc immaculé de la composition, symbolisant une sorte d'axe mundi, qui chasse la multiplicité de vitraux latéraux sombres et bitumineux sur les côtés. Autant les interstices de plomb des châssis apparaissent clairement et distinctement dans les zones latérales noires du diptyque, autant ils sont presque effacés par les vitraux blancs scintillants du centre. Belle image de la lumière chassant les ténèbres dans le regard ce ceux qui se tournent vers l'unité spirituelle du monde.

À Lisbonne, pour sa résidence à la Junqueira (2023), ce sont les lumières constituant l'histoire de la ville qui sont mises en scène. L'éblouissement par la brillance des reflets de l'architecture est mis en regard de la lumière du feu, faisant partie du récit des incendies l'ayant détruite lors du tremblement de terre de 1755. À travers ces œuvres, le temps coule par le feu, la suie, la limaille de fer. On y observe une liquidité visuelle. Dans ce travail, le verre cristallise le temps, mais n'empêche pas son écoulement. On y retrouve les suspensions de céramique et de verre où le temps se répand comme dans un goutte à goutte. Il y circule mais est ralenti, freiné. Le dialogue entre la lumière artificielle de la vidéo-projection et celle naturelle des chandelles habite

l'espace de ses fantômes, apparaissant par le dessin précis des ombres.

La lumière, pourrait on conclure, est personnalisée et non plus abstraite : elle se cristallise à travers les œuvres de Marion pour faire transpirer des murs l'histoire et l'âme des lieux.

Pour son exposition personnelle à la galerie Romero Paprocki à Paris, elle a développé le projet *Combler le jour* s'articulant autour de l'ambivalence de l'espace des combles de la maison. À la fois lieu protecteur de notre passé et matière de l'imaginaire fantasmatique.

Matthieu Corradino

Combler le jour

du 25 novembre au 13 janvier
Galerie Romero Paprocki
8 rue Saint-Claude, Paris 3e

Le Verre

du 16 novembre 2023 à avril 2024
Fondation Hermès, La Grande Place,
Musée du cristal, Saint-Louis



Le jour coule en lueurs, Installation pérenne, Fertile, 2023.

Chedly Atallah - Mémoire et oubli

L'artiste, né en 1991 à Tunis et diplômé de l'École des Beaux-Arts de Paris après une formation d'architecte, participe à la 67^e édition du Salon de Montrouge avec l'installation *MATAR, MATAR, MATAR*, une œuvre qu'il avait déjà exposée récemment à la Maréchalerie et qui poursuit son chemin, comme un fleuve inlassablement creuse le lit de la mémoire.



MATAR, MATAR, MATAR, Vue d'exposition Production Mondes nouveaux et La Maréchalerie - centre d'art contemporain 2023 © Chedly Atallah

Il y a parfois des déclencheurs opportuns qui viennent initier, voire provoquer des pratiques artistiques. Il en est ainsi d'une grande partie des œuvres de Chedly Atallah, qui se nourrissent d'anciens carnets de son grand-père retrouvés en 2016 à Tunis qui l'ont conduit à un questionnement sur la mémoire et l'oubli.

C'est à partir d'extraits de ces carnets écrits entre 1924 et 1981 que l'artiste va élaborer ses projets en évoquant leur contexte historique dans des lieux toujours situés en Tunisie. Il s'agit de faire en sorte que la mémoire se laisse déborder par les événements relatés par son grand-père, Chadli Atallah, poète et partisan d'un monde arabe uni, et les récits spéculatifs et métaphoriques qu'elle génère selon un principe d'uchronie.

Il va ainsi développer une sorte de mythologie qui, à partir des traces écrites de son grand-père, va se stratifier pour construire un imaginaire selon une réinterprétation de l'histoire à la fois personnelle et collective, incluant dans un premier temps les carnets et le monde arabe, puis le monde dans sa globalité. Il est guidé par deux notions fortes, celles du dédoublement et de l'aveuglement. Dédoublement vécu comme une sorte de déchirure que peuvent ressentir des sujets partagés entre des mondes divergents. Et aveuglement qui suggère à la fois la maladie des yeux de son grand-père et le regard aveuglé que nous portons trop souvent sur le monde.

MATAR, MATAR, MATAR se présente comme une structure tubulaire rappelant les échafaudages, clin d'œil évident à la formation d'architecte de Chedly Atallah. Comme pour la Maréchalerie, elle s'adapte au lieu qui la reçoit. Les éléments tubulaires forment un dispositif reliant ensemble des éléments épars, avec toutefois la sensation d'empêchement pour y accéder. Cette structure se présente comme le réceptacle imagé de l'eau, métaphore des souvenirs qui se liquéfient confrontés à la persistance de la mémoire. Elle est sciemment inachevée pour suggérer une incomplétude, et déborde de l'espace conventionnel pour troubler la perception de l'ensemble du dispositif. Elle est construite par strates, pareillement à l'empilement des pages du carnet fondateur du grand-père qui sont autant de fragments d'histoires intimes et collectives reliées ensemble.

Il n'est pas d'œuvre à la fois libératrice et initiatrice de nouveaux mondes qui fasse l'impasse de la mémoire. C'est le propos de l'artiste avec *MATAR, MATAR, MATAR*, nous conviant à une architecture de l'imaginaire qui plonge ses racines dans le terreau de la grande et la petite histoire.

Cette œuvre donnera lieu à un livre qui prendra la forme d'écrits documentés.

Agathe Anglionin

67^e Salon de Montrouge du 5 au 29 octobre 2023

Anne-Lise Voisin - La survivance des souvenirs

Cette jeune artiste, née en 1994 et diplômée de l'École des Beaux-Arts de Tours en 2017, s'intéresse à la multiplicité des récits de notre société dans un travail de transmission de la mémoire au travers d'archives et d'objets du quotidien.

Elle cite volontiers Georges Pérec et son livre *Espèces d'espaces* : « Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je regarderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. (...) »

Tout commence par la rencontre de l'autre. Cette glaneuse est à l'affût des petites histoires personnelles qu'elle rassemble dans ses archives et retranscrit à l'aide d'objets chinés dans les magasins d'occasion puis transformés dans des installations très poétiques évoquant des environnements domestiques.

Au printemps 2023, lors du 3^e Parcours d'Art Contemporain Aparté proposé par le Collectif Embayage, et dont elle est lauréate, elle avait échangé avec un des anciens habitants de

récits des résidents et donne corps à leurs souvenirs d'une vie partagée entre ruralité et monde industriel, puisque les champs ont fait place à une centrale nucléaire en 1980.

Cette tisseuse de liens du sensible tente d'arracher des bribes au vide qui se creuse dans une forme de solastalgie sans jamais tomber dans un discours passiviste et tout en restant bien ancrée dans le présent. Les objets parlent, s'animent et nous emportent dans d'autres temporalités malgré une époque actuelle où le temps nous glisse entre les doigts.

Prise par un sentiment d'urgence face à ces récits et paysages en constante évolution, elle entamera ultérieurement un Tour de France de sa famille, afin de collecter les paroles de chacun pour une nouvelle fois réécrire les petites histoires d'une mémoire collective.



Tout ça, ça a disparu, Parcours d'art contemporain Aparté #3, 2023, Salon de thé La Bossue, Paris 18^e

Montmartre. De cette plongée dans l'intime et grâce à des prises de vue du quartier, elle avait réalisé tout un corpus d'œuvres disséminées subrepticement dans un salon de thé. Le passé surgissait ici et là et se mêlait à un quotidien ordinaire et actuel. Oscillant entre documentaire et fiction, Anne-Lise développe une œuvre polymorphe à l'aide de matériaux visuels et sonores auxquels s'ajoutent des objets fait main.

À l'été 2023, pour la galerie Horae, sous le titre *Demain il fera toujours bleu. D'un soleil brûlant qui ne sera pas présage d'été*, il s'agissait d'une plongée aux origines de son travail relatant son attachement à la ferme de ses grands-parents vouée à disparaître. Des sabots de jardin invitaient le spectateur à pénétrer dans l'espace où trônait une table recouverte de haricots verts en faïence blanche évoquant les douces après-midis passées avec son aïeule. Un fil bleu courait le long des murs retraçant les contours de la ferme, lien ténu entre tous les objets d'un quotidien à haut potentiel évocateur. Une manière sensible de porter un regard sur le monde rural.

Pour sa prochaine participation à l'exposition du Centre d'art l'ar[T]senal à Dreux, dans le cadre du Festival ar(T)chipel en partenariat avec le Centre Pompidou, l'artiste présentera, avec *Après nous la fin du monde*, les œuvres produites lors de sa résidence à l'été 2023 au sein d'un établissement pour personnes âgées à Avoine sur la presqu'île du Véron. Elle y a collecté les

« Qu'est ce qui constitue la mémoire de notre temps ? Comment contrer l'effacement des images et des formes dans un monde où nous tentons de réduire notre impact ? » interroge Anne-Lise Voisin.

Sylvie Fontaine

Manifestations Artistiques
du 06 octobre 2023 au 14 janvier 2024
Centre d'art contemporain l'ar[T]senal
13 Place Mésirard, Dreux



Tapettes à mouches, 2021, extrait de l'installation *Demain il fera toujours bleu. D'un soleil brûlant qui ne sera pas présage d'été*, galerie Horae

Timo Herbst - Observateur de mouvements et d'espaces

Le mouvement, le corps, individuel et collectif, l'espace public, le temps, leurs interactions et notre perception, sont au centre du travail multidisciplinaire de l'artiste allemand. Le public français a pu le découvrir lors de sa Résidence Fiminco en 2022/2023.



Ephemera, Fondation Fiminco, 2023, courtesy de l'artiste © photo Andreas B. Krüger

Né en 1982 à Flensburg au nord de l'Allemagne, Timo Herbst a commencé par des études de philosophie et de sciences culturelles à l'Université de Brême avant de suivre une formation artistique aux Écoles des Beaux-Arts de Brême et de Leipzig. Plusieurs résidences et voyages d'études l'ont conduit au Japon, à Hongkong et Shanghai, en Azerbaïdjan, à New York et, plus récemment à Paris, d'abord à la Cité Internationale de Arts puis à la Résidence Fiminco. Après cette dernière, il a décidé de s'installer à Paris, tout en gardant son atelier à Berlin.

Une des motivations pour venir à Paris a été son intérêt pour les écrits du philosophe et sociologue Henri Lefebvre, notamment ses textes sur la « rythmanalyse ». Selon le penseur marxiste, « l'espace, comme le temps, sont des produits sociaux, et chaque société dans l'histoire produit son espace, le façonne par sa pratique. (...) Derrière l'apparence familière et stable de l'espace quotidien, il y a la répétition des gestes qui le forment, des traces et des passages qui le maintiennent. (...) Ce qui fait vraiment l'enjeu de la rythmanalyse lefebvrienne, c'est le fait qu'elle place au centre le corps et sa sensibilité. »*

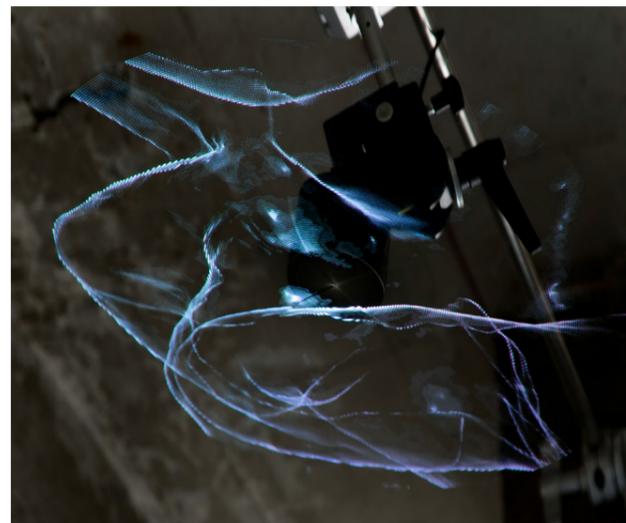
Le travail de Lefebvre n'est pas seulement théorique, il a lui-même observé les trajectoires dans l'espace public depuis les fenêtres de son appartement de la rue Rambuteau.

On comprend la fascination de Timo Herbst pour ces recherches qui rejoignent ses préoccupations artistiques : comment le corps individuel ou collectif interagit avec l'espace public, se l'approprié et le transforme, comment percevons-nous l'espace et quel est notre propre rapport à lui ? Dans quelle mesure notre perception est fragmentaire et peut-être illusoire ?

Une autre source d'inspiration est le texte de Georges Pérec, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, dans lequel l'écrivain a

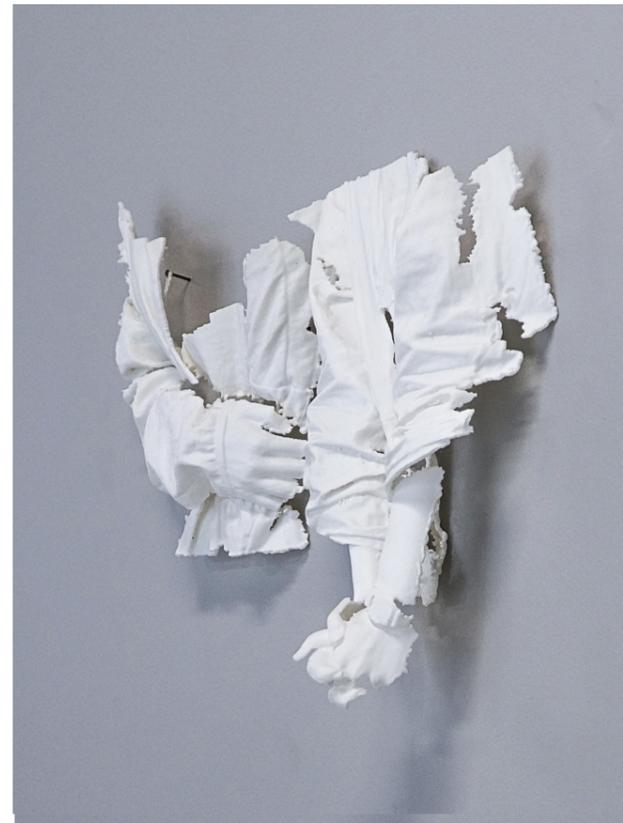
noté pendant trois jours les variations infimes du temps, de la lumière, du décor, du vivant, depuis son « observatoire » du Café de la Mairie de la place Saint-Sulpice.

Dans son travail multimédia *Rhythmanalysis*, Timo Herbst a planté ses caméras à un carrefour de la rue Rambuteau et Place Saint-Sulpice pour une sorte de « reenactment » des observations de Lefebvre et Pérec avec des moyens techniques d'aujourd'hui. En temps réel, la caméra capte l'espace avec son architecture et tous les éléments en mouvement : des passants,



Geste, 2023, animation vidéo, Fondation Fiminco © Timo Herbst et Marcus Nebe

des voitures... Le programme informatique sélectionne tout ce qui est en déplacement et le transforme en silhouettes en noir et blanc. L'artiste utilise ensuite ce mouvement pour faire apparaître et disparaître des fragments architecturaux ainsi que des capsules avec les images « réelles », les seuls éléments en couleur. Le tout est projeté sur un dessin sur verre reprenant



Positionings, 2023, sculpture 3D, Fondation Fiminco © Timo Herbst et Marcus Nebe

une image scientifique, comme par exemple une des premières tentatives de représenter la structure d'un atome. La dynamique de la composition est différente selon les lieux et la densité des trajectoires. Ainsi, la Place Saint-Sulpice apparaît bien plus calme que la rue Rambuteau. Et comme tout se passe en temps réel, il y a des variations selon l'heure du jour et générées par les mouvements filmés et des personnes présentes dans l'espace d'exposition.

Le spectateur peut être désorienté par ce dispositif à strates multiples qui met en question ses capacités de perception, c'est exactement un des enjeux de cette installation.

Outre la vidéo, le moyen d'expression de prédilection de Timo Herbst est le dessin qu'il pratique depuis ses débuts, en commençant par des croquis sur le vif de passagers de tram. Par la suite, il s'est attaché à restituer et transcrire dans des suites de dessins des mouvements complexes, comme les pas de Gene Kelly dans la séquence iconique de *Chantons sous la pluie*, les mains des chefs d'orchestre Carlos Kleiber et Valery Gergiev dirigeant Tchaïkovski ou une chorégraphie de William Forsythe.

Timo Herbst dessine au crayon, presque exclusivement sur papier japonais Washi qui, malgré son apparente fragilité, est très résistant, surtout lorsqu'il est employé en couches superposées comme dans les temples japonais. Ce papier est aussi le support de la fresque panoramique d'un mètre de haut et dix mètres de large à laquelle il a travaillé de longs mois et qu'il a exposée

en juin dernier dans la Chaufferie de Fiminco. *Ephemera* retrace chronologiquement les mouvements sociaux, révolutionnaires et notamment pour la démocratie en Allemagne du XVe au XXe siècle en s'inspirant de représentations historiques de postures des corps et de témoignages au travers de sources que l'artiste a recherché dans des archives : journaux, tracts, affiches... Nous retrouvons ici le double sens du mot mouvement qui peut désigner une action individuelle ou collective, s'accompagnant dans les deux cas de gestes.

Pour prolonger les questionnements du dessin et y ajouter une troisième dimension, l'artiste a demandé à des personnes de son entourage comment une opinion se manifeste dans leur corps. Il a scanné ces postures et quelques gestes figurant dans la fresque pour en faire des sculptures 3D, en collaboration avec Marcus Nebe qu'il a connu pendant ses études à Leipzig. L'ensemble est complété par une animation vidéo sur un ventilateur LED, qui explore les fichiers des sculptures 3D pour leur donner encore une autre dimension.

Ephemera est en quelque sorte le complément d'un autre projet au long cours : *Play by Rules*, installations vidéo avec projections sur cinq écrans de scènes de manifestations et mouvements de foules (Place Taksim, Istanbul 2016, Sommet G20 à Hambourg, 2017, Hongkong 2019, manifestations antirusse à Paris et Berlin en 2022, entre autres). Timo Herbst s'y attache non seulement à établir une sorte de bibliothèque de gestes de protestations mais aussi à montrer comment ces mouvements sont véhiculés et manipulés par les médias, tout en plaçant le spectateur au cœur du dispositif et de l'action.

Maya Sachweh

Exposition personnelle
du 9 mars au 20 avril 2024
Kunstverein Giessen



Rhythmanalysis (Rue Rambuteau), 2023 © Timo Herbst

* Claire Revol, « La rythmanalyse lefebvrienne des temps et espaces sociaux, Ébauche d'une pratique rythmanalytique aux visées esthétiques et éthiques », *Rhuthmos*, 23 octobre 2019

El Mehdi Largo - Le cri au monde à travers l'art

L'univers artistique d'El Mehdi Largo transcende les limites du tangible pour explorer l'abstrait, un territoire où les concepts se fondent dans de magnifiques écrans, comme il le décrit lui-même. Né en 1992 à Mohammedia, au Maroc, et diplômé des Beaux-Arts du Mans en 2015, Largo réside à Paris, où il façonne un art profondément enraciné dans le réel en explorant des concepts tels que l'exil, l'immigration et le mysticisme. L'occasion de le découvrir se présente lors de la Biennale de Paname.



Brassière de sauvetage LAZIZA, 2021, La Biennale de Paname © El Mehdi Largo

L'artiste explore divers médiums, de la photographie à la vidéo et à l'installation, pour plonger dans les profondeurs de son sentiment d'être étranger, thème qui trouve sa résonance dans sa propre expérience, que ce soit en Europe, notamment en Italie et en France, ou dans son pays d'origine, le Maroc.

Selon Largo, son travail est un « cri au monde ». Pour lui, être artiste est une nécessité impérieuse, c'est répondre à l'appel intérieur de créer. Comme il l'exprime avec une passion brûlante, « Avant tout, je veux créer parce que j'en ai besoin, car sinon j'ai l'envie de brûler le monde ». Cette urgence artistique se manifeste dans son exploration de thèmes complexes qu'il puise dans sa propre vie et dans le monde qui l'entoure.

Au cœur de son travail se trouve une quête spirituelle, une recherche de sens qui va au-delà des frontières, des limitations et des rapports de force. Ses œuvres sont interconnectées, comme des pièces d'un puzzle complexe qui se ramifient les unes aux autres. Chaque création conduit à une autre, créant ainsi un réseau d'idées et de réflexions profondes.

Lorsqu'il aborde des sujets tels que la famille, Largo nous invite à explorer le monde intime et les connexions humaines dans un contexte global. Son art révèle une myriade d'idées entrelacées qui se combinent pour créer une expérience artistique profonde et multidimensionnelle.

Dans l'ensemble, El Mehdi Largo nous offre un regard fascinant sur l'art en tant que cri au monde, une exploration de l'étrangeté et de l'exil, et une recherche spirituelle qui transcende les frontières. Son travail unique mérite d'être découvert et médité. Ne manquez pas cette opportunité de plonger dans son monde artistique riche en significations et en émotions.

Romane Philip

Biennale de Paname

Serre Wangari

Du 21 septembre au 5 novembre 2023
12 rue des Bateliers, Saint-Ouen-sur-Seine

Pavillon de l'Arsenal

Du 24 octobre au 5 novembre 2023
21 boulevard Morland, Paris 4e

Mains d'Oeuvres

Du 3 au 14 octobre 2023
1 rue Charles Garnier, Saint-Ouen-sur-Seine



Aïcha, 2023, détail de l'installation à La Biennale de Paname © El Mehdi Largo

Popline Fichot - Les Fulgurées

Dans son exposition présentée aux Abattoirs, Musée - Frac Occitanie de Toulouse dans le cadre du Nouveau Printemps, l'artiste, née en 1999 à Paris, développe ses recherches autour de faits obscurs emprunts de mystères, issus de contre-cultures qui explorent les marges de la normalité.



Popline Fichot, *Les Fulgurées*, vue d'exposition, 2023, Les Abattoirs : Le Nouveau Printemps - photo : Damien Aspe

« Je pense que tout part du mélange d'émotions ressenties face à un orage: beau, puissant et inquiétant. » (Popline Fichot)

L'orage qui gronde et l'éclair qui déchire le ciel de ses vifs et étincelants faisceaux lumineux engendrent systématiquement un radical changement d'ambiance et d'humeurs, entre fascination et peur. On oscille entre le désir de voir, de ressentir ce phénomène soudain et magnifique, et la crainte des conséquences : feux, vents violents, pluies et inondations. L'orage est radical, chamboulant de manière plus ou moins intense un environnement sur son passage. C'est ainsi que le coup de foudre signe un double sens : celui du phénomène météorologique d'une part, celui d'un sentiment amoureux d'autre part, qui surgit de manière particulièrement soudaine.

Popline Fichot creuse dans nos manières d'appréhender la foudre, pénètre nos possibilités de relations vis-à-vis de cette agitation atmosphérique. Plutôt que de s'intéresser à l'aspect scientifique et rationnel du phénomène, elle propose d'explorer nos « émotions ressenties », en l'occurrence ce rapport de fascination. C'est ce que mettent en scène ses œuvres : d'un côté, une sculpture en tissu figure la foudre ; suspendue au plafond et touchant délicatement le sol, elle se déploie d'une manière molle qui lui donne des airs confortables, donnant envie de la toucher, de la caresser. Elle rentre en dialogue avec une structure en acier dont les pics sont dirigés vers le ciel, afin de diriger la foudre vers le corps qui le porte et qui se voit ainsi traversé par l'électricité. Un orage qu'on a envie de toucher, une armature pour attirer la foudre au plus profond de soi... Des propositions qui peuvent

paraître particulièrement antinomiques face au danger d'être foudroyé.

En vis-à-vis de ces sculptures, l'exposition s'ouvre sur une photographie sans âge d'une femme dans un champ, qui s'offre au contact des éclairs, dans un rituel qui paraît n'appartenir qu'à elle. Plus loin, une autre série montre des corps foudroyés, sur la peau desquels apparaissent des rhizomes provenant du contact physique avec les résultantes de l'orage.

Tels les embranchements d'un coup de foudre – dans le sens littéral du terme – l'artiste suggère des histoires à partir de ses recherches autour de possibles fantasmes « keraunophiles », convoquant diverses références – notamment, *Après la foudre*, livre de Claire Fercak et *Je suis un cyborg*, film de Park Chan-wook – ou imaginant de possibles relations issues de « cette rencontre entre un phénomène naturel et un corps ».

Popline Fichot s'intéresse ainsi à des pratiques anticonformistes, marginales et subversives au sein d'une vision écoféministe qui met l'humain sur un même pied d'égalité que les éléments naturels. La nature n'existe pas, pourrait-on dire, puisqu'elle est déjà tout, y compris nous. C'est ce qui engendre cette possibilité d'amour, de contact tout à fait sensuel comme celui qui est décrypté ici avec *Les Fulgurées*.

Laëtitia Toulout

Les Fulgurées dans le cadre du Nouveau Printemps
jusqu'au 12 novembre 2023
Les Abattoirs, Musée - Frac Occitanie Toulouse

Elika Hedayat

Née à Téhéran en 1979, elle arrive en France en 2004 et intègre l'atelier d'Annette Messager aux Beaux-Arts de Paris. Elle est alors surprise de la méconnaissance sur son pays d'origine, l'Iran. C'est pourquoi dans son travail, l'artiste a souvent mélangé les témoignages et le documentaire expérimental puisant son inspiration dans l'art populaire iranien. Mais ses histoires ont toujours été contemporaines et ses personnages réels.



série *les dépossédés*, 2023, courtesy galerie Aline Vidal

C'est parce qu'elle ne veut pas oublier son enfance, son éducation, la guerre, la censure mise en place dans son pays natal qu'elle a développé en permanence des formes qui recyclent, repensent et mettent à jour l'histoire collective d'une génération face à une dictature. L'ensemble de son œuvre revisite des références historiques, les transférant sur le terrain de l'expérience personnelle, utilisant principalement les diverses possibilités de son répertoire comme document narratif et outil de récupération. Sa dernière série *Les Dépossédés* en témoigne. La rencontre avec les romans d'Ursula Le Guin a été déterminante pour la création de cette série. L'autrice y aborde des sujets de préoccupation actuelle comme la mise à l'épreuve du lien social, le genre, le féminisme, l'homme dans le règne du vivant, les menaces écologiques, la colonisation, l'expansion ou la disparition des espèces humaines.

C'est avec les mêmes interrogations et le même sentiment d'être dépossédée qu'Elika Hedayat a construit sa série d'œuvres présentée à la Maison des Arts de Malakoff. Un travail d'une profonde et forte unité où l'artiste privilégie l'évidence muette de ses dessins, de ses peintures et de ses fresques in situ, de ses animations et vidéos pour accomplir là une œuvre d'autant plus éloquente qu'elle oblige le regardeur à s'attarder sur la pertinence du propos. Elle joue d'une authentique insubordination à l'ordre établi pour faire avancer sa réalité picturale dans le domaine de la poésie. Elle fait appel en permanence dans ses œuvres aux forces de rupture que souvent nous avons oublié : l'émotion, l'imagination, le désir du bonheur et celui d'en payer le prix.

L'espace absorbe les êtres et les choses, on pourrait parler de réification s'il n'y avait dans le travail de l'artiste un sens du tragique qui, par-delà des choses, concerne très évidemment l'humain.

Avec ce nouveau travail, Elika Hedayat a passé un cap. Elle crée une fabulation narrative loin de tout réalisme pompier et porté par une passion de la peinture et du trait. Elle affirme son statut d'artiste indépendante – rétive à toute espèce de pression ou d'embrigadement. Solaire, parfois jugée solitaire, elle a acquis, par fidélité à soi, à ses origines, à sa qualité d'exilée et, de fait, à sa double culture mais aussi par le travail et par une austérité farouche qui lui est propre, un véritable sens de l'universel. Elle est une de ces créatrices uniques qui, avec ses images, fait avancer la réflexion dans le domaine des rapports de l'art avec la réalité sociale tout en conservant une authentique et courageuse rébellion graphique, hors de tout sentier battu.

Françoise Docquiert

Les dépossédés

Du 23 septembre au 10 décembre 2023

Maison des Arts - centre d'art contemporain de Malakoff
105, avenue du 12 février 1934, Malakoff

Les 40 ans de la galerie Jean-Collet à Vitry

Dans le prolongement de ses recherches sur l'engagement pour l'art des mairies communistes, Henri Guette, critique et commissaire d'exposition indépendant, invité par la galerie municipale Jean-Collet, propose à l'occasion de cette date anniversaire l'exposition *Aller Voir et Laisser Passer*.



Vue d'ensemble de l'exposition *Aller voir et laisser passer*, 2023, Galerie municipale Jean-Collet ©.Kit

Il s'est livré à une relecture des 450 œuvres graphiques et photographiques de la collection, aujourd'hui conservées au MAC VAL, la Ville et le Département ayant imaginé un projet de musée du dessin contemporain qui a jeté les bases du futur musée d'art contemporain. En plus d'une commande ambitieuse d'œuvres dans l'espace public qui préfigure le dispositif récent « Un immeuble une œuvre », la galerie municipale expose chaque année les associations d'amateurs. Un dynamisme ancré dans une vision démocratique de l'art porté par des personnalités fortes comme Serge Guillou, conseiller aux arts visuels de Vitry auprès de l'adjoint à la culture Jean Collet et à l'origine du Prix de peinture *Novembre à Vitry* et Catherine Viollet, peintre qui dirigea la galerie pendant 23 ans en contribuant à la création active de son fonds.

À partir d'une sélection d'une cinquantaine d'œuvres, Henri Guette souhaite retrouver l'esprit de départ et inscrire cette histoire au présent. Le titre renvoie au terme utilisé par les conservateurs et conservatrices pour évoquer une visite dans les réserves dans le but éventuel de sortir une œuvre.

Si le premier étage est consacré aux amateurs et amatrices, le rez-de-chaussée tisse des correspondances formelles, des filiations, des parentés des années 1960 à nos jours. Les échanges avec l'international dans le cadre du jumelage de la ville avec Klado en Tchéquie et le soutien à différents pays d'Amérique latine ainsi que la visibilité des femmes, encouragée par Catherine Viollet, sont au cœur des enjeux de cet accrochage.

Henri Guette a également invité un certain nombre d'artistes contemporains tels que **Aurore Le Duc**, lauréate en 2022

du Prix Jean Collet à un ou une artiste performeuse qui imagine une conférence performée. Elle établit un parallèle entre le monde des célébrités et celui des collectionneurs et collectionneuses d'art qui affichent certains comportements vis-à-vis de la réussite et ses faire-valoir. Des mécanismes de visibilité qui soulignent la nécessité de collections publiques par ailleurs inaliénables en France.

En écho à l'affiche initialement créée par Jean Messagier en 1982 pour l'inauguration de la galerie, l'artiste **Louise Aleksiejew** a été retenue pour son jeu de couleurs et d'espace mental à investir. **Isabelle Ferreira**, dans le cadre d'une commande publique dans le nouveau quartier Rouget-de-Lisle, s'inscrit aux confins de la sculpture, de la peinture et de l'architecture. **Catherine Viollet**, seule femme rattachée au mouvement de la Figuration Libre, revisite l'héritage de Maillol sur des supports textiles avec sa série *La trêve des héroïnes*. **Dorothee Selz**, qui défend un art comestible, est intervenue à plusieurs reprises pour la Ville à la suite du Prix *Novembre à Vitry*, tandis que **Anne Deguelle** revient sur l'histoire même de la galerie, des anciens bains douches qu'elle pare d'une nouvelle mythologie.

Marie de La Fresnaye

Aller Voir et Laisser Passer

Du 9 septembre au 22 octobre 2023

Prix Novembre à Vitry, 55ème édition

Du 18 novembre au 21 janvier 2024

Galerie municipale Jean-Collet
59, av. Guy-Môquet, Vitry-sur-Seine

Cneai= - Optimisme & Résilience

Au cœur de la dynamique sociale qui enjoint chacun à se renouveler dans son rapport à la nature et à autrui, le Cneai= présente une exposition dont le premier chapitre se propose de désaxer notre perception traditionnellement autocentrée.



Pirovano, Olivier Jonvaux, 2020 © OlivierJonvaux

The Infinity of Grapes est un titre qui contient la pluralité des propositions artistiques présentées ici.

À rebours de la découverte chronologique des œuvres, il convient de s'attarder quelque peu sur ce raisin qui détermine tout l'axe de recherche curatoriale. On le découvre dans le film *Pirovano* d'Olivier Jonvaux qui réinvestit ici le genre de la nature morte. Flanquée d'une cruche en terre cuite, de quelques noix et d'une michette de pain, la grappe de raisin qui nous intéresse devient le nouveau centre de gravité de notre perception. Le lent mouvement de la caméra nous la rend proche, même floue, en suit la courbe de ses grains, la traverse et nous donne à voir la métaphore du Micromégas voltairien. Cette grappe anodine se veut un amas d'atomes dont le gigantisme à la caméra nous amène à douter de notre propre taille. Il ne s'agit pourtant pas d'effrayer le spectateur. Le son bucolique de la flûte en fond sonore fait écho aux chants d'oiseaux paisibles et aux scintillements de lumières féeriques qui accompagnent l'exploration. La découverte est de l'ordre de la contemplation, et elle se poursuit, longue et lente, autour de la croûte du pain, dont les bulles de fermentation arrêtées dans leur course par la cuisson sont figées à sa surface en de minuscules renflements. Il en va de même avec le grain de la cruche, les rides des coquilles de noix et les veinures du grain de raisin qui rappellent sa nature organique. L'infinité des grappes suggère l'infiniment petit comme l'infiniment grand, mais surtout une infinité de points d'ancrage dans une perception qu'il nous faut relocaliser. En effet, la caméra, tantôt agile dans ses déplacements, entame d'autres fois des mouvements circulaires lourds de gravité qui témoignent d'une orbite versatile.

Leitmotiv de cette exposition, l'œuvre d'Olivier Jonvaux nous amène à repenser l'anthropocentrisme qui définit notre rapport au monde. Que nos actions soient profondément écologiques ou altruistes, elles tournent définitivement autour de notre humanité.

Cette exposition se concentre donc sur une résilience – autrement dit la prise en compte du passif de l'humanité pour l'aider dans sa recherche d'un nouvel équilibre. Cela commence par les tentatives d'inventer un nouveau système planétaire.

Alignées timidement le long des murs, les sphères de Fanny Gicquel - *the little lost planets*, comme elle les a nommées, condensent une variété et une richesse de nuances et de contenus, emprisonnant végétaux et autres organismes dans la paraffine. Si notre propre gigantisme nous exclut de ce microcosme, nous faisons cependant partie d'un autre ensemble.

L'installation *Set suns* de Guillaume Aubry nous immerge dans la reproduction d'un coucher de soleil. Le film dichroïque nimbe d'une lumière magenta l'ensemble de l'espace d'exposition qui prend des allures de science-fiction tandis que les cercles au sol, dont l'aspect rappelle l'aluminium des constructions



Set Suns (Soleils couchés), Guillaume Aubry, 2023 © CarlaHassoun

spatiales, nous aveuglent une seconde, le temps de découvrir, les yeux plissés par la réflexion lumineuse, ce qui nous entoure. Nos déplacements dans l'espace géographique de la pièce déterminent une expérience toujours renouvelée de cet aveuglement momentané de l'explorateur au point culminant de sa quête.

Notre quête de spectateur exige, elle, que nous reconnaissons notre propre insignifiance en comparaison de l'imaginaire abyssal que donne à voir le court-métrage *The empty sphere* de Stéphanie Roland. Un satellite en fin de carrière est relégué dans une zone spécifique de l'océan dévolue à recevoir les déchets spatiaux. S'alternent sur l'écran les images d'archives de laboratoires, les interviews filmées de l'artiste et la vue du satellite dont nous vivons la chute brutale dans l'eau obscure jusqu'à ce no man's land maritime. Évidemment, aucune réponse n'est apportée par la caméra embarquée bientôt inutilisable, et le spectateur cherche par lui-même et imagine le contenu de ces profondeurs jamais sondées. En prenant pour décor principal la zone Nemo, l'artiste use du réel et exploite la connaissance incomplète de ce lieu-dit pour instiller cet imaginaire qui manque cruellement à notre perception du monde.

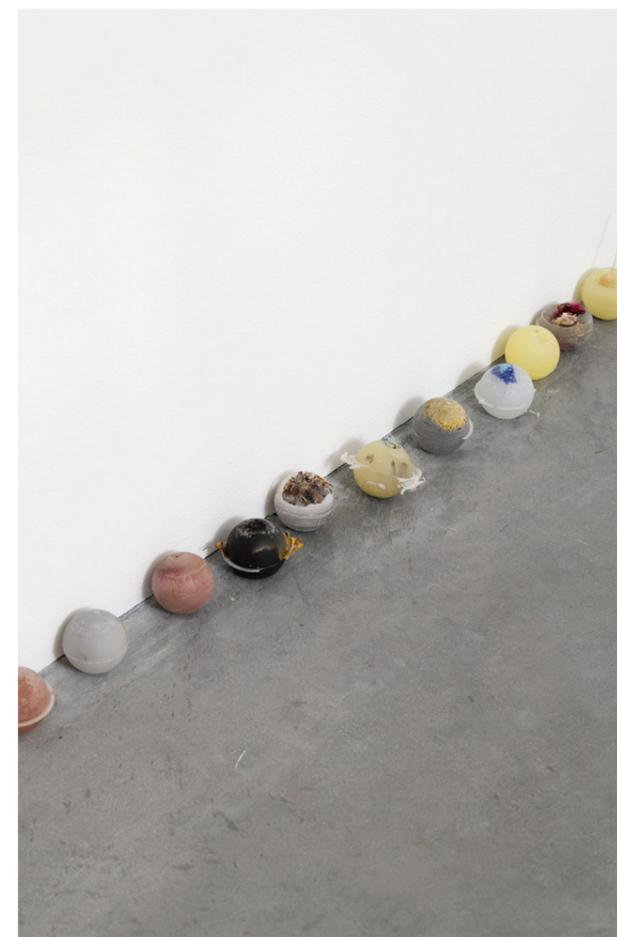
Amélie Boulin

**Wake Up / Optimism & Resilience –
Part 1: The Infinity of Grapes**

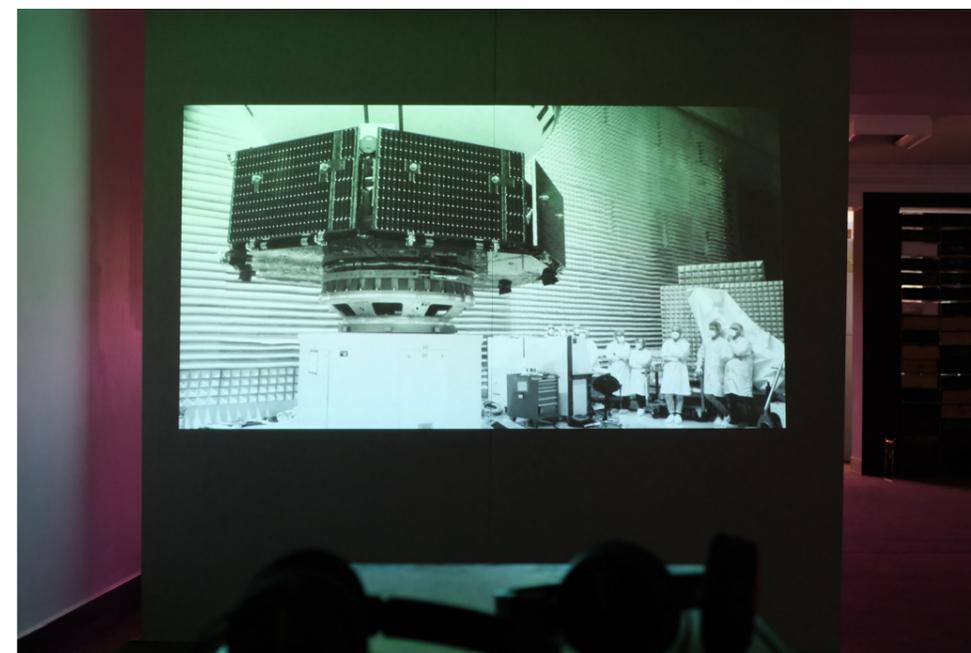
Du 29 juin jusqu'au 21 octobre

Maison internationale, Cité internationale universitaire de Paris,

17 Boulevard Jourdan, Paris 14e



The little lost planets, 2022, Fanny Gicquel © Fanny Gicquel



The empty sphere, Stéphanie Roland, 2022 © CarlaHassoun

Extraire du brouillard l'invisible

Sollicités par Olivier Dadoun, physicien au Laboratoire de Physique Nucléaire et de Hautes Énergies, six artistes questionnent un « invité spécial » ayant pris place au sein de l'ahah, un détecteur ou une « chambre à brouillard » permettant de visualiser les particules.



In situ dans l'atelier de Youcef Korichi, *Tycho Brahe*, 2023 © Youcef Korichi.

Juliette Agnel interroge les étoiles et l'univers. Pour elle, quoi de plus stupéfiant que l'on puisse voir grâce au brouillard des choses invisibles, alors que cela devrait être le contraire. Ses photographies, ses *Étoiles pures* et sa *Grande montagne* nous propulsent vers des rêveries, un dialogue avec la voûte céleste étoilée.

Clément Bagot est dans « la rémanence d'une surface noire » avec ses dessins immersifs à l'encre blanche sur papier noir, dans une correspondance entre l'écran noir de la machine et ses œuvres. L'hyperdensité d'apparitions et de disparitions, un détail en amenant un autre dans un maillage se resserrant. Dans des références à l'image satellitaire, à la Voie lactée, au cosmos jusqu'à s'y noyer, jusqu'à arriver dans des zones indéfinies, dans des subjectives interprétations.

Exploration du ciel chez **Nicolas Darrot**. Trois tranches d'agate, dont *Sagittarius* du nom d'une étoile, dans lesquelles se perçoivent des transparences de profondeurs. Une série de dessins *Le Château*, figurant différentes typologies de nuages dans un renvoi au film sur le météorologue japonais Masanao Abe (1891-1966) qui photographia pendant 50 ans les nuages sur le mont Fuji.

« Sculptrice/architecte », **Anne-Charlotte Yver** joue d'une construction de tubes d'innox et de plexiglas dans la suggestion invisible/visible, disparition/apparition. Questionnée par la traversée en permanence de notre corps par des particules venues de l'espace, par cette appropriation métaphorique et poétique d'un phénomène scientifique, elle ente sur les murs deux sculptures « passe-muraille » comme si elles surgissaient de l'espace.

Inventant des récits, **Alyssa Verbizh** envisage ce détecteur comme une machine à voyager dans le temps. Partant d'un postulat mi-scientifique mi-fictionnel, sa vidéo contemplative *Êta Carinae* mêle sensations physiques, données atmosphériques et environnement sonore pour recréer ce moment particulier de l'histoire où un phénomène astrophysique, l'explosion d'une étoile il y a 10 000 ans, rencontre un événement humain générateur d'imaginaire : la disparition de tout l'équipage de l'expédition Franklin en Arctique au XIX^{ème} siècle.

Captivé par cette machine visualisant l'invisible, **Youcef Korichi** a souhaité se confronter à un observateur du ciel alors que lui regarde le monde et le reproduit. L'astronome danois Tycho Brahe (1546 - 1601) était tout trouvé pour ce dialogue. Une personnalité forte, arborant l'ordre de chevalerie de l'Éléphant et sa prothèse métallique pour cacher son nez coupé après une rixe. Pour le représenter, autant le faire à la façon d'Antoine van Dyck, peintre du XVII^{ème}.

Des réponses entre exploration, recherche, fiction pour ces nouveaux explorateurs.

Gilles Kraemer

Chambre à brouillard

20 octobre - 16 décembre 2023

L'ahah #Griset

4 cité Griset, Paris 11e



Juliette Agnel, *La Grande Montagne*, 2018. Les Nocturnes - Alpes suisses et françaises © Juliette Agnel. Courtesy Galerie Clémentine de la Féronnière

The Kooples Art Prize 2022

Ce prix dédié à l'art contemporain fait l'objet d'une exposition avec les deux lauréats Gaby Sahhar et Kim Farkas au MAC VAL de Vitry-sur-Seine. Dystopie et fiction sont à l'affiche de ce duo show, selon deux axes de travail bien distincts.



Vue de l'exposition, 2023 © Aurelien Mole

Gaby Sahhar plante le décor de cet univers, au sens strict du terme. Dans le centre de l'espace se déploie de manière convexe un pan de papier jusqu'à une hauteur avoisinant les deux mètres. Peint dans son intégralité, ce papier est couvert d'une narration à l'esthétique volontairement expressionniste dans laquelle les visages et les fragments de corps sont tous anonymes d'identité et de genre. Ils évoluent dans un enchevêtrement d'espaces urbains et quotidiens qui se confondent, de la même manière que les motifs variés qui jalonnent l'immense fresque qu'il faut visiter spatialement : sac, graffiti, chaise, grille d'éclairage... La composition, dénuée de réserve, provoque la saturation et suggère une certaine violence que l'on retrouve dans les rapports entre certaines figures.

Cet espace convexe donne naissance à un autre, cette fois concave, dont la sobriété des tentures noires contraste radicalement avec la fresque précédente. Y brille par sa présence un unique écran qui diffuse trois œuvres vidéos dont le contenu – vue d'un espace public, interrogatoire scénarisé et lumière psychédélique – se trouve en réminiscence dans la peinture exposée au recto. La condensation de tous ces éléments en décalage avec notre propre perception du réel sème le doute quant à la temporalité retranscrite.

C'est cette faille temporelle qui constitue le lien entre les deux artistes.

Kim Farkas s'inscrit lui aussi dans une fiction aux accents dystopiques en exposant des sculptures qui tiennent de l'organisme extraterrestre. Ces formes oblongues aux reflets métalliques, dont certaines rougeoient d'une lumière interne, sont emprisonnées partiellement dans leur support de présentation en plexiglas, menaçant de s'en libérer à leur prochaine croissance. La lumière diffuse qui en émane suggère en effet un état de latence, tandis que sa structure physique rappelle les vaisseaux spatiaux de la pop culture. A travers la fenêtre arrondie, présente dans l'un de ces objets non identifiés, le spectateur peut apercevoir divers éléments – entre autres, montre, téléphone miniature en plastique, cristaux, sachet de nouilles instantanées minuscule – réunis dans le cœur de cette machine. Son usage fait débat. Ce vaisseau a-t-il une destination ? A l'image des *Time Capsules* d'Andy Warhol, cette excroissance capitaliste contient un mode de vie du XXI^{ème} siècle, que Kim Farkas isole et étudie.

Amélie Boulin

The Kooples Art Prize

Jusqu'au 17 septembre

MAC VAL - Musée d'art contemporain du Val-De-Marne

Place de la Libération, Vitry-Sur-Seine

67ème Salon de Montrouge

Dans une sélection resserrée à 36 artistes avec 2 artistes invitées et un collectif, cette édition ambitionne d'agir au sein d'un véritable écosystème de l'art plus inclusif et pérenne en multipliant les perspectives et dispositifs d'accompagnement.

Entretien avec les commissaires Guillaume Désanges, Président de Palais de Tokyo, et Coline Davenne (Work Method).



Zoé Tullen, Motherlode I et II, 2022 © Orbes atelier

Marie de La Fresnaye : Comment le Salon de Montrouge se renouvelle-t-il sous votre impulsion ?

CD/GD : Le Salon de Montrouge existe depuis 67 ans. Cette longévité exceptionnelle, dans un monde de l'art dont les mutations s'accélèrent, tient en partie à sa capacité à se réinventer à chaque génération pour répondre aux nouveaux enjeux de l'art, de ses publics, de ses artistes et de ses réseaux. Cette année nous poursuivons la continuité des inflexions proposées lors de la saison précédente : une sélection resserrée d'artistes dans une scénographie ouverte qui tente d'associer plutôt que d'isoler ; la suppression des « prix », remplacés par une multiplication de « perspectives » construites en collaboration avec des partenaires ; une ouverture à des artistes de différentes générations incluant des invitations directes (sans passer par l'appel à candidatures) adressées notamment à des collectifs et une attention au suivi des créateurs en amont et en aval de l'événement ; des conditions financières améliorées pour toutes et tous.

Ces ajustements ne relèvent pas de décisions téméraires ou de partis pris radicaux mais suivent naturellement, il nous semble, l'évolution des idées et des pratiques de l'art d'aujourd'hui.

MdF : Avez-vous reçu plus de candidatures que l'année passée et quels sont les critères de sélection qui vous ont guidés ?

CD/GD : Le nombre de candidatures est sensiblement identique à celui des années précédentes, autour des 2 000 dossiers reçus et consultés avec attention. Nous avons ensuite mis en place un comité de sélection (Joseph Allen Shea, Eva Barois De Caebel, Thomas Conchou, Marie Cozette, Galien Déjean, David Douard, Béatrice Josse, Sonia Recasens, Elfi Turpin, Wim Waelput) qui nous accompagne pour la sélection finale des 36 dossiers cette année, et avec qui nous échangeons sur les critères à retenir pour cette sélection.

Parmi les critères de sélection qui nous guident, il y a la qualité et les cohérences des dossiers, mais aussi la singularité des œuvres, d'autant plus que la structuration du monde de l'art tend parfois à standardiser les pratiques. Nous sommes aussi attentif.ves à l'idée de diversité, qu'il s'agisse d'élargir la gamme des esthétiques, des générations, des techniques, mais aussi des origines sociales et culturelles des artistes. Et enfin, il y a l'idée que les liens entre l'art et les questions du monde d'aujourd'hui seront valorisés, même si l'art n'entend pas répondre ni refléter directement un contexte, et qu'il est autonome dans ses formes, il n'est pas un circuit fermé. Et les œuvres, conçues dans un

Marie-Claire Messouma Manlanbien (Salon de Montrouge 2016) à produire un rideau de scène pour la salle Moebius du Beffroi de Montrouge,

MdF : Quelles tendances fortes se dégagent de ce panorama ?

CD/GD : Dans les choix artistiques, nous revendiquons une « identité hybride » du Salon, une cohésion dans la différence, qui est aussi représentative de la création contemporaine. Mais elle n'empêche pas certaines lignes de force (formelles, techniques, thématiques, conceptuelles ou économiques). Plus précisément, quelques motifs récurrents apparaissent, comme les vulnérabilités partagées, la santé mentale et psychique et la nécessité de soins qui en découlent, la question de l'amour et des affects dans une dimension politique. Mais aussi, des formes de romantismes qui passent par la critique des technologies, des questions identitaires qui s'actualisent dans des récits de soi pour parler des autres, un intérêt pour le surréalisme et la science-fiction et, enfin, des pratiques artisanales et manuelles qui s'affirment de plus en plus, sous-tendues par des référents culturels volontiers classiques, archaïques ou folkloriques.

Entretien réalisé par Marie de La Fresnaye

67ème Salon de Montrouge

du 5 au 29 octobre 2023

Le Beffroi, Place Cresp, Montrouge



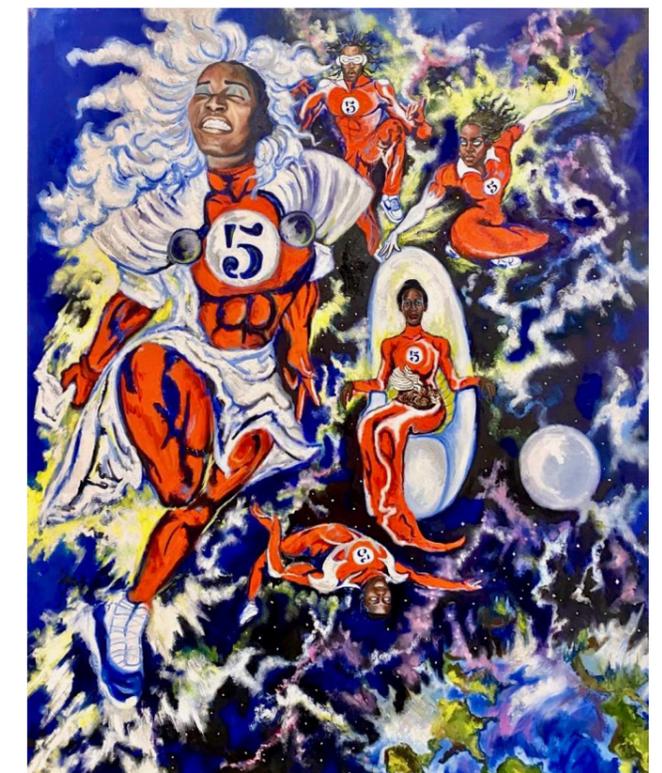
Emma Tholot Addio Pulcinella, 2022 © Emma Tholot

contexte dont l'actualité elle-même est le reflet, tissent des relations, complexes, lâches et pas toujours conscientes, avec ce contexte, ce qui nous semble intéressant de présenter.

MdF : Quelles nouvelles perspectives sont mises en œuvre pour favoriser un accompagnement durable des artistes et lutter contre la précarisation ?

CD/GD : Une des premières grandes décisions a été la suppression du système de prix pour lutter contre la mise en scène artificielle de la compétition que ces jeunes artistes ressentent déjà bien assez, et essayer de favoriser une ambiance de travail collective et collaborative entre eux, notamment pendant les moments stressants du montage et du vernissage. Cette suppression des prix nous a permis, en les partageant et avec un travail sur les budgets et une aide du ministère de la Culture, d'arriver à une bourse de 1 000 euros par participant. Cette première mesure pour lutter concrètement contre la précarisation est redoublée par une réflexion sur leurs perspectives professionnelles une fois le Salon passé. Pour cette raison, nous avons construit un système de partenariats – appelés « perspectives » – tissé avec de nombreux acteurs de la scène artistique française, qui s'engagent à travailler avec certains artistes de leurs choix, au sein de projets à co-construire, parfois sur le long terme, ou pour des projets spécifiques.

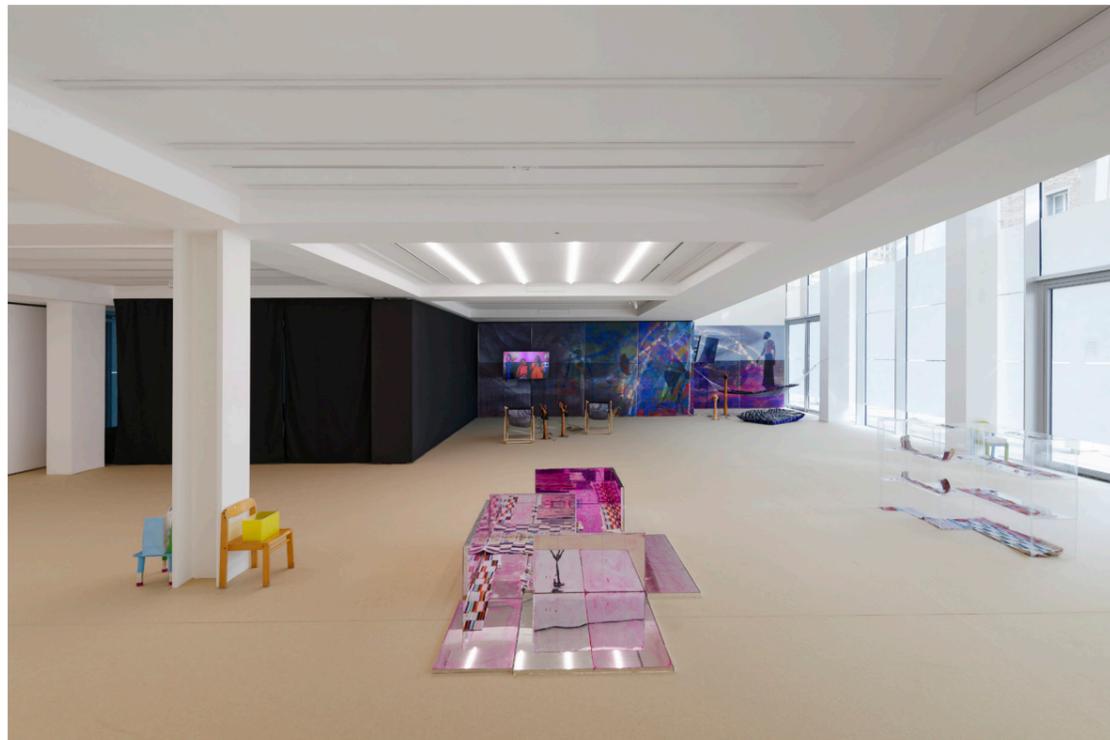
L'accompagnement des artistes, ensuite, est essentiel. Il s'agit d'une question d'engagement curatoriale : privilégier une relation durable en évitant le côté « jetable », l'obsession de la nouveauté et l'obsolescence programmée de la création. Par exemple, dans cette logique d'écosystème que nous essayons de construire sur le long terme, nous avons invité l'artiste



Ibrahim Meité Sikely, Maman/Golden Age, 2019 © Ibrahim Meité Sikely

Prix Fondation Pernod Ricard 2023

Depuis 1999, le Prix Fondation Pernod Ricard est décerné chaque année à un artiste de la jeune scène française et son exposition est placée entre les mains d'un.e commissaire ou artiste portant sur l'actualité de l'art en France un intérêt et un regard particuliers.



Vue d'exposition, 24e édition du Prix Fondation Pernod Ricard, Anne Bourse, *Rooms to cry*, et Eden Tinto Collins, *Souvenir transparent*, 2023, Photo © Aurelien Mole

Auteure et commissaire, Fernanda Brenner s'est vue confier l'exposition de cette édition. Elle est la fondatrice de Pivô à São Paulo, dont l'objectif est de promouvoir un espace dynamique et pluridisciplinaire d'expositions et de recherches. Dans cet entretien, elle nous présente son cheminement, son travail avec les artistes **Anne Bourse, Ana Vaz, Sophie Bonnet-Pourpet, Eden Tinto Collins, Ethan Assouline** et **Pol Taburet**, leurs réflexions et objectifs.

Abigaïl Hostein : Le titre de l'exposition, *Do you believe in ghosts* est extrait d'un film de 1983, *Ghost dance*, de Ken McMullen. Comment le film trouve-t-il une résonance dans l'exposition ?

Fernanda Brenner : J'ai toujours adoré ce film avec Pascale Ogier, et le premier événement que nous avons partagé avec les artistes, à l'occasion du compagnonnage, a été de regarder le film ensemble. Ma toute première idée est venue de l'interview de Jacques Derrida sur le cinéma et les fantômes. Mon parcours ayant été marqué par le cinéma, il y a toujours un contenu cinématographique dans mes expositions. Je travaille beaucoup avec des artistes à la frontière entre le cinéma et les arts visuels. C'est lors de ma première conversation avec les artistes qu'est née l'idée que l'exposition serait une histoire de fantômes écrite collectivement. L'exposition, s'apparentant plus à une atmosphère qu'à une approche thématique, est une invitation à pénétrer dans une ambiance.

AH : Six artistes cohabitent dans le même espace, avec leur « histoire de fantôme écrite collectivement ». Comment le dialogue avec les artistes, à travers les rencontres et le compagnonnage, a-t-il abouti à cette proposition ?

FB : Quand je travaille sur des expositions collectives, je préfère toujours travailler à partir d'œuvres inexistantes, ce qui est très risqué pour moi, comme pour les artistes. Aucun des artistes ne connaît les œuvres des autres avant l'installation, et ne peut se faire une idée des proportions et de l'échelle dans l'espace. Dans notre cas, chaque œuvre est un monde en soi, avec une forte présence, tels des mini-essais. Quand je dis que l'exposition est une histoire de fantôme écrite collectivement, c'est du fait de la combinaison de ces mini-essais. Il y a beaucoup de contaminations volontaires entre les œuvres et de nombreuses ramifications.

AH : Dans quelle mesure la diversité de ces artistes vient-elle nourrir une même problématique ?

FB : Au début du compagnonnage, nous avons remis à chaque artiste un petit carnet. Nous avons également réalisé une bibliographie ensemble, suite à nos échanges. Dans le catalogue, vous pouvez voir le processus. J'ai choisi un nombre minimum d'artistes. J'avais vraiment envie de travailler avec chacun d'eux, individuellement. Ils sont tous connectés mais ont conservé leur autonomie. Chacun d'eux couvre un aspect de l'idée de fantôme,

le fantôme comme métaphore, le fantôme comme phénomène social... Au final, ce sont leurs différences qui m'ont inspirée. Certains s'étonnent de voir ces artistes réunis, mais pourquoi pas !

AH : L'exposition évoque ainsi les notions de fantôme, de résurgence, d'incarnation, d'instabilité. Qu'en est-il de l'idée d'un fantôme auquel on souhaite donner une forme, d'un fantôme que l'on veut garder près de soi ?

FB : Je pense que l'aspect ancestral est important. Vous pouvez voir des fantômes, et cela n'a pas besoin d'être ésotérique. Le fantôme est différent pour chacun, mais chacun a ses propres fantômes. Cela dépend de votre histoire. Il est important de souligner à quel point les choses sont contextuelles. Parfois, c'est quelque chose qui appartient au passé, mais qui est toujours là.

AH : Vous parlez de l'importance accordée à la rencontre et à l'influence mutuelle entre chaque acteur de cette exposition (spectateur, artiste, commissaire), créée à partir de relations et de dialogues, plutôt que de directives strictes. Comment décririez-vous votre façon de travailler ?

FB : Je pense que j'aime travailler avec des personnes plutôt qu'avec des objets. Certains commissaires souhaitent présenter

des œuvres préexistantes à l'exposition. Je préfère travailler avec l'artiste, être présente pendant le processus de création. Chaque fois que je conçois des expositions collectives, j'essaie de réaliser des expositions personnelles à l'intérieur de l'exposition de groupe. Chaque exposition se veut être une opportunité d'élargir le champ des possibles : des idées naissent et des œuvres qui n'existaient pas vont vivre. J'essaie de rassembler des gens intellectuellement stimulants avec lesquels je me sens prête à partager des idées.

AH : Dernière question Fernanda, *Do you believe in ghosts* ?

FB : Oui bien sûr, à tous types de fantômes, et je suis très étonnée par les gens qui n'y croient pas !

Propos recueillis et traduits de l'anglais par Abigaïl Hostein

Do you believe in ghosts?

jusqu'au 28 octobre 2023

Fondation Pernod Ricard.

5 cours Paul Ricard, Paris 8e



Pol Taburet, *Rain Appeal*, 2023, Courtesy de l'artiste et Balice Hertling, Photo © Aurelien Mole

La Biennale d'Issy fête ses 30 ans

Pour sa 15^{ème} édition, la biennale explore le monde vaste et insaisissable du rêve. Au sein de la remarquable collection du Musée de la carte à jouer, les deux commissaires d'exposition Sophie Deschamps-Causse et Anne Malherbe présentent *Le rêve a ses raisons* avec 55 propositions d'artistes de générations et médiums différents.



Nadou FREDJ, *C'est pour mieux te manger*, 2023, © Nadou Fredj, Biennale d'Issy 2023 Photo : Olivier Gaulon

Depuis sa création, la Biennale d'Issy a pour principe de présenter des artistes sélectionnés par un jury après un appel à candidatures avec des artistes invités à la carrière établie. Aux côtés du petit théâtre optique de **Pierrick Sorin**, habité par un clone facétieux mais résigné, d'un super héros désœuvré de **Gilles Barbier** ou du diptyque aquatique de **Marc Desgrandchamps**, pour ne citer qu'eux, cette année, les deux commissaires ont souhaité faire participer des étudiants de l'École nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'art Olivier de Serre : une manière plus ouverte de mettre en regard la diversité de pratiques contemporaines (peinture, dessin, céramique, sculpture, photo, vidéo, installation et réalité virtuelle).

Du sommeil au cauchemar, de la rêverie à l'inquiétante étrangeté, des méandres de la psyché aux images mentales, avec en exergue la phrase de Shakespeare « Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves et notre petite vie est entourée de sommeil » (*La Tempête*), la sélection traverse de nombreux aspects du champ sémantique du rêve. Le parcours prend des chemins de traverse et procède par associations libres, jeux de l'inconscient... Des correspondances poétiques s'établissent, comme entre l'installation des tissus blancs sculptés aux formes indéfinies d'**Emma Nony**, suspendus dans les airs tels des esprits flottants, et le grand dessin au fusain de **Justine Joly** représentant un matelas posé au sol dont les draps et l'oreiller portent encore

les traces du corps absent. Si les étoffes gardent les secrets dans leurs plis, elles peuvent aussi étouffer, et symboliquement, comme dans la toile de **Katia Bourdarel**, titrée justement *Narcisse #3*, empêcher l'image de soi de se voir.

Depuis Freud, on sait que le rêve dit quelque chose de la vie intérieure mais de manière détournée. La plupart des œuvres reposent sur cette ambiguïté. Ainsi n'est-on jamais sûr de ce qui nous est donné à voir. Une gisante ou une femme seulement endormie pour *L'Allongée*, dessin sur faïence de **Delphine Grenier** ? Une menace latente (**Eric Corne**) ou à venir (**Marcos Carrasquer**) ? Une maison détruite dans le fond d'une piscine ou simplement le reflet trouble du paysage dans un temps suspendu (**Duncan Wylie**) ? Des images souvenirs ou des images fantômes (**Iris Gallarotti**) ?

Installées à l'extérieur, les échelles blanches de **Marjolaine Dégremont** forment une ronde bien peu stable. Seul l'imaginaire peut y poser le pied ! A la léthargie et au monde flottant de certaines œuvres (**Pat Andréa**, **Ayako David-Kawauchi**) d'autres au contraire opposent et imposent un sentiment d'urgence ou de tragédie, comme la fulgurance picturale du lit de **Karine Hoffmann**, le chaos chromatique de **Cristine Guinamand**, ou l'autoportrait psychotique de **Sandra Ghosn**. A l'inverse, les dormeurs et dormeuses photographiées dans

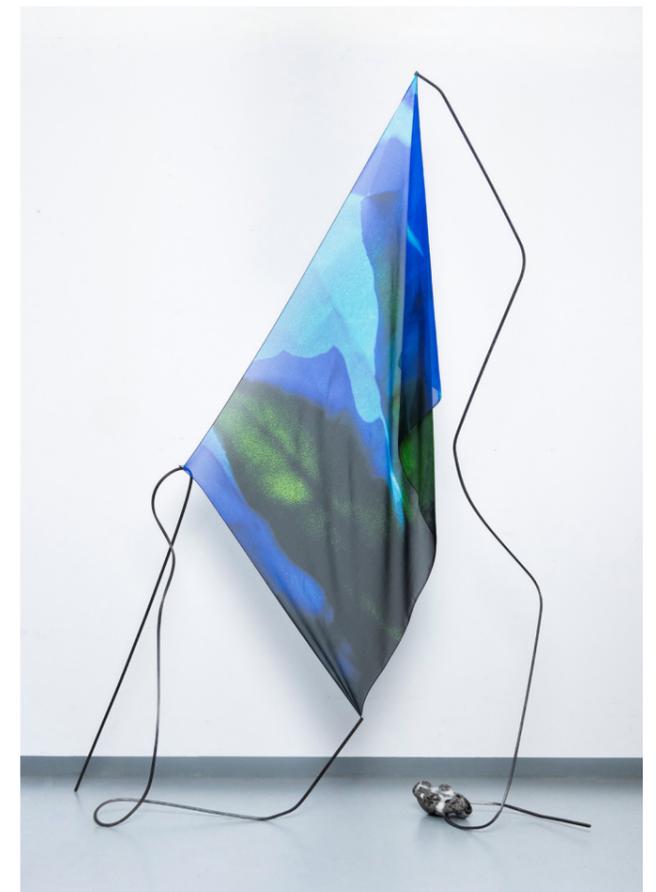
leur sommeil par **Sandra Matamoros** ont l'air paisibles. A quoi rêvent-ils ? D'un paysage onirique et surdimensionné comme celui où sommeille la femme de *L'Azur et l'onde* (**Barbara Navi**) ? D'une plongée virtuelle dans le labyrinthe d'une boîte crânienne (**Jeanne Susplugas**) ? D'une architecture sans murs (**Junseok Mo**) ? Du changement des nuages (**Anne Vignal**) ? D'un loup sorti d'un conte (**Nadou Fredj**) ? Auront-ils envie de noter leurs rêves quotidiennement comme **Catherine Geoffroy** ?

Seules à s'être véritablement infiltrées dans les collections du Musée, les deux grandes cartes du Tarot sur miroir de l'artiste libano-canadienne **Mouna Rebeiz**, *La Lune et le Divin*, révèlent, paraît-il, les vérités. Si le rêve de nos jours a perdu son caractère divinatoire, il n'en reste pas moins un espace de visions. Plus simplement, *Chimera, la grande Bleue* de **Léa Dumayet** et **Marguerite Bornhauser** invite à rêver dans un temps suspendu, les yeux ouverts.

D'autres artistes non cités ici sont à découvrir dans cet inventaire du rêve aux imaginaires pluriels.

Marie Gayet

La Biennale d'Issy,
jusqu'au 12 novembre



Léa DUMAYET & Marguerite BORNHAUSER, *Chimera. La Grande Bleue*, 2021, © Léa Dumayet & Marguerite Bornhauser, Adagp



15^e biennale d'issy

Le rêve a ses raisons

13 septembre au 12 novembre 2023

MUSÉE FRANÇAIS DE LA CARTE À JOUER
Médiathèque Centre-Ville
ÉCOLE DE FORMATION DES BARREAUX
COUR DE L'HÔTEL DE VILLE • NIDA



Pascal SENTENAC, *Léger égarement 1*, 2020, photographie: 72 x 100 cm © Pascal Sentenac

Issy-les-Moulineaux



www.biennaledissy.com

AKAA 2023 - Others shall come

Une nouvelle étape se dessine pour la foire AKAA, rendez-vous incontournable de la scène africaine contemporaine. Pour sa huitième édition au Carreau du Temple, 129 artistes et designers du continent africain, des diasporas ou afro-descendants sont invités, représentés par 38 galeries internationales. Armelle Dakouo, la directrice artistique, s'est entourée de partenaires prêts à bousculer le regard porté sur les pratiques artistiques d'un continent.



April Bey | Grew It Myself and It Was a Brilliant Blue, 2022 © April Bey, Courtesy 193 Gallery

Forte d'un comité de sélection élargi autour de la galeriste Anne de Villepoix, de la directrice de la Cité des Arts, Bénédicte Alliot, et de la curatrice Ifeoma Dike, la foire réunit des galeries de divers horizons, majoritairement européennes, mais également africaines. On salue l'arrivée d'une galerie américaine de Los Angeles (Band of Vices) et d'une galerie israélienne (Africa First). Les artistes africains côtoient les artistes des diasporas ou des artistes occidentaux questionnant le rapport à l'histoire de la colonisation ou des migrations comme **les sœurs Chevalme**, installées à Saint Denis. Pour la première fois, AKAA confie l'installation monumentale à un commissaire invité, Fahamu Pecou, artiste, chercheur interdisciplinaire et fondateur d'ADAMA (African Diaspora Art Museum of Atlanta). Il présente une œuvre de l'artiste jamaïcain **Cosmo Whyte** qui vit et travaille à Los Angeles. Pour son curateur, l'installation vise à « rassembler les morceaux disloqués de la subjectivité noire, à les reconnecter à leurs racines et à repenser un avenir axé sur la libération et l'autodétermination ».

L'affiche choisie pour cette édition a valeur d'affirmation. Extraite d'une pièce textile de l'artiste hawaïenne **April Bey**, elle propose dans une végétation luxuriante un personnage éblouissant,

équipé de lunettes réfléchissantes. L'artiste, représentée par la 193 Gallery (Paris), fait l'objet d'un solo show après avoir été montrée dans une scénographie collective, pensée par Roger Bakus autour de la construction d'une identité, sous le titre *We are enough*. Ses grandes pièces, mélange de tapisserie jacquard et d'empiècements textiles, offrent une vision de la femme afro-américaine émancipée, dans une représentation du corps loin des clichés de l'exotisme.

Dans ce registre textile, les pièces de l'artiste zimbabwéenne **Georgina Maxim**, fabriquées à l'aide de vêtements portés par l'artiste ou récupérés comme une mémoire fantomatique du corps, ont une tonalité tout autre, méditative, intemporelle, spirituelle. L'artiste, présentée par la galerie 31 Project, rencontrera sans doute quatre artistes zimbabwéennes invitées par le curateur et artiste sud-africain **Richard Mudaraki**. Celui-ci promet de représenter « une génération de femmes artistes visuelles qui parlent de manière forte de leur nation – leur peuple, leurs rêves, leurs défis, leurs espoirs et leurs valeurs morales – à travers leurs œuvres ».

Cette année, le Cameroun est à l'honneur avec la participation de l'Institut français du Cameroun et de Bandjoun Station, la résidence d'artistes et centre d'art créés par **Barthélémy Togo** qui, sous le commissariat de Carine Djuidje, présente huit jeunes artistes camerounais. Le mécénat d'un artiste reconnu



Georgina Maxim, Mother says dive in, 2022 © Courtesy Georgina Maxim et 31 PROJECT



Cássio Markowski As Leitoras #2 2022 © Courtesy Cassio Markowski & THIS IS NOT A WHITE CUBE Gallery

sur la scène internationale s'associe donc aux ressources d'une diplomatie culturelle française forte du solide réseau des instituts français à l'étranger. Entre scènes nationales et scènes de diasporas des maillons se créent.

Aujourd'hui, à travers les rencontres associées à l'évènement, la foire met l'accent sur des pratiques curatoriales qui éclairent les processus de création, l'engagement politique, la pensée philosophique, le rapport à l'œuvre. « D'autres viendront ... », le thème retenu évoque l'émergence de nouvelles écritures permettant de penser l'histoire de l'art et la création contemporaine africaine dans une vision intégrant sa dimension historique et politique. Dans un monde globalisé, de nouveaux concepts comme l'intersectionnalité, la mangrovité sont-ils éclairants ? Artistes, curateurs, penseurs, professionnels de l'art sont appelés à s'exprimer et débattre dans un forum.

Après la cérémonie d'ouverture festive au Carreau du Temple, à l'image d'une culture africaine qui se donne à voir comme performance dans une société du spectacle, place à l'analyse, une vision plus réflexive, engagée mais tout aussi nécessaire. On retrouvera l'esprit de partage qui a fait le succès d'*Ubuntu*, l'exposition au Palais de Tokyo, curatée par Marie-Anne Yemsi. Celle-ci avait pour fil conducteur ce concept d'humanité et de fraternité de la philosophie africaine. L'ouvrage édité à l'occasion de la foire, réunissant les signatures d'Armelle Dakouo, Jeanne Mercier et Allison Glenn, s'annonce comme un must-have de tout amateur averti.

Illustration de ce cycle de rupture-continuité pour sa curatrice Clara Francese, l'installation de l'artiste marocain **RJ**, qui se veut écoresponsable comme son sponsor Veolia, recycle de vieux pneus et les transforme en roues évoquant le mouvement de la vie dans un défi écologique global que l'on peut interpréter aussi comme un nouveau souffle pour le continent.

Le titre de la performance de **Ras Sankara**, *Tuer la peur*, tout comme celui de l'installation de **VR**, *La page n'était pas blanche*, augurent-ils d'un passage de témoin, d'un changement générationnel attendu avec l'émergence de nouveaux commissariats comme de nouveaux collectionneurs, issus du continent africain, de ses diasporas ou d'ailleurs ?

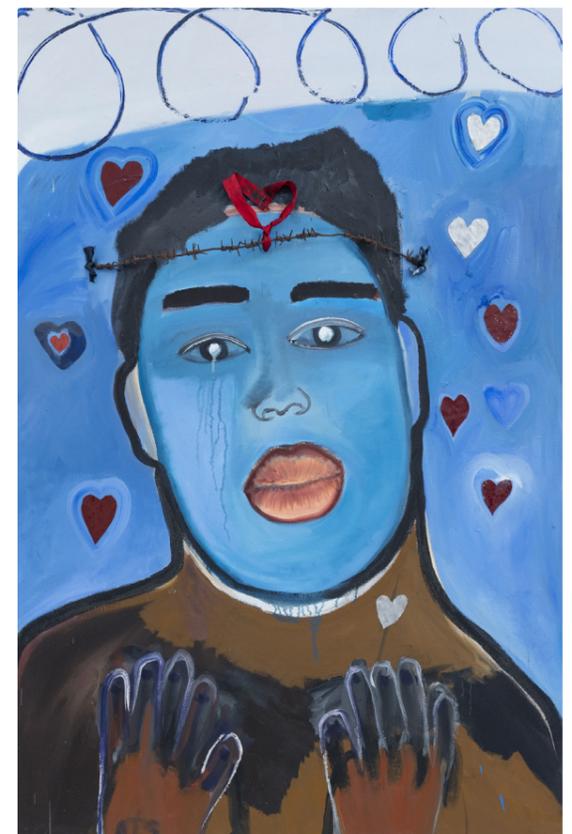
Catherine Duparc

AKAA, Also Known as Africa

Art & Design fair

19-22 octobre 2023

Le Carreau du Temple, Paris



Atsoupé Désir 2022 © Loïc Madec Courtesy Galerie Anne de Villepoix

Paris Photo 2023 - Arrivée du digital

La 26^{ème} édition de Paris Photo réunit 191 exposants en provenance de 25 pays pour donner à voir plus de 800 artistes et photographes selon un spectre le plus large possible de géographies, pratiques et enjeux. Elle inaugure un secteur digital, une première dans le paysage des foires européennes.



Malekeh Nayiny *Friday at my grandmother's house, 2004* © Silk Road Gallery & The Artist

Parmi les temps forts : l'arrivée d'Anna Planas en tant que directrice artistique, commissaire du secteur Curiosa, les 5 ans du parcours Elles x Paris Photo curaté par Fiona Rogers soulignant une progression d'artistes femmes sur la foire (36% cette année), la sortie d'un livre anniversaire et un nouveau secteur digital sous la houlette de Nina Roehrs en écho aux phénomènes de plus en plus disruptifs liés aux NFT et à l'intelligence artificielle.

Si le taux de renouvellement des galeries est important (36%) cela résulte d'un important travail de prospection, comme le souligne la directrice du salon Florence Bourgeois, du côté de l'Italie notamment avec l'arrivée de Paci (Brescia), Montrasio Arte (Milan) ou Studio G 7 (Bologne), de l'Espagne avec Mira Madrid et Albarràn Bourdais mais aussi des États-Unis avec Bruce Silverstein (New York), Dot FiftyOne (Miami), Marshall (Los Angeles) ... portant à 68% le nombre de galeries internationales pour 32% d'enseignes françaises.

La directrice générale se félicite également des solos shows toujours nombreux (20) comme ceux de l'artiste designer **Hassan Hajjaj** chez 193 Gallery, primo-participante, ou **Samuel Fosso** chez Christophe Person qui fait son entrée à la foire avec un large panel de tirages historiques ou plus contemporains du lauréat de la Deutsche Börse Photography Foundation. L'on remarque aussi **Tom Wilkins**, photographe amateur, (Christian Berst) avec une abondante archive de polaroids des années

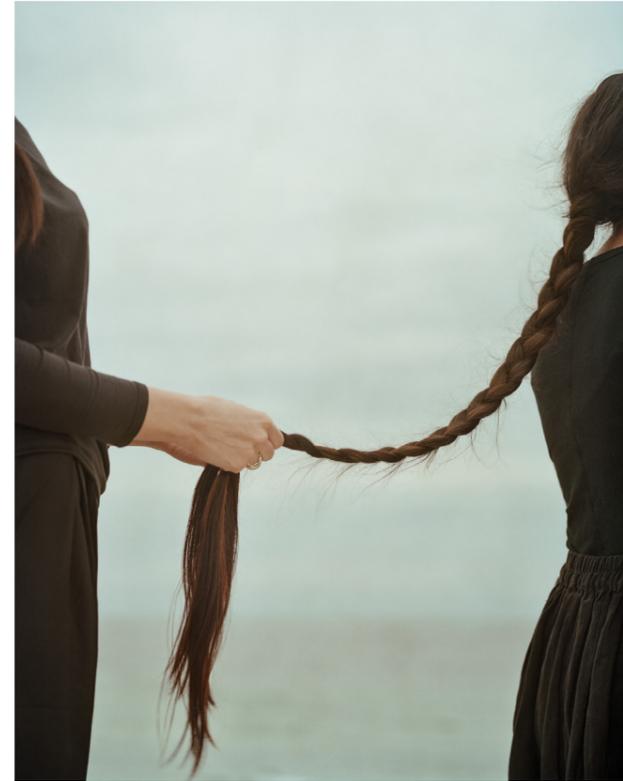
1970. La galerie M 77 (Milan) se concentre sur le génie de l'artiste humaniste **Nino Migliori** pour sa première participation. **Juergen Teller** est présenté chez Suzanne Tarasiève avec une série des années 90. L'artiste **Vasanthan Yoganathan**, choisi pour le visuel de la foire, est proposé par The Photographers Gallery (Londres) autour de sa nouvelle série *Mystery Street*, soulignant l'impact du réchauffement climatique à la Nouvelle Orléans sur l'imaginaire d'enfants et d'adolescents.

Parmi les duo shows se distingue l'installation en dialogue des *Self Portraits* de **Melissa Shook**, artiste invisibilisée par l'histoire qu'il est temps de redécouvrir, avec les *365/Diary* de **Ken Ohara** par les galeries Valérie Bach-La Patinoire Royale (Bruxelles) et Miyako Yoshinaga (New York). Autre dialogue audacieux entre Jean-Kenta Gauthier (Paris), galerie contemporaine présente dans le secteur principal et digital, et la galerie new-yorkaise spécialiste du 19^{ème} Hans P. Kraus JR.

Le secteur Curiosa propose 16 projets d'artistes présents pour la première fois avec une réelle diversité d'écritures à l'image de toute la foire, comme le souligne Anna Planas, nouvelle directrice artistique. Un aller et retour entre une réflexion sur le medium, le vécu personnel et des enjeux contemporains portés par le documentaire, résume-t-elle. Avec notamment **Andrés Barón** chez DS galerie, **Ilanit Illouz** chez Fisheye ou **Constance Nouvel** chez IN SITU.



Louisa Clement, *Skin Interlacing 4, 2022*, Courtesy of the artist & KUNST & DENKER CONTEMPORARY



Hoda Afshar, *Untitled #4, from In Turn series, 2023* © Hoda Afshar, Courtesy MILANI GALLERY

Certains thèmes se devinent en creux comme l'amitié, les liens intergénérationnels, la transmission, l'exil avec l'iranienne **Hoda Afshar** (Milani Gallery) ou l'effacement de la mémoire comme chez **Nhu xuan Dua** (Anne-Laure Buffard) et ses portraits de famille flous et volatils, **Jonathan Rosić** (Archiraar, Bruxelles) et ses dessins qui traitent aussi d'impermanence ou **Silvia Bigi** (Red Lab, Milan) qui dénonce l'invisibilité à travers le handicap de sa grand-mère.

Il se dessine le portrait d'une génération habituée à travailler en collaborations et à intégrer le sujet. La performance en temps réel de **Vivian Galban** (Rolf Art, Buenos Aires) qui propose aux visiteurs chaque jour de la foire un portrait à l'aide d'une camera obscure illustre ce lien recherché avec le public.

Le nouveau secteur digital réunit 9 galeries ou plateformes. Il est le reflet d'un brouillage des catégories généralement admises et de l'émergence de formes hybrides en art, précise Nina Roehrs, chargée du secteur. Si le phénomène n'est pas nouveau, on remarque une accélération de la digitalisation de la culture et de l'image : des mêmes aux selfies, filtres instagram, captures de drone soulevant paradoxes et défis à l'ère des NFTs, du metaverse, de la blockchain et de l'intelligence artificielle. Des artistes toujours plus nombreux s'emparent de ces nouveaux potentiels souvent vécus comme une menace pour le marché et les intermédiaires. Dès lors exposer des œuvres digitales dans un espace physique soulève de nombreuses questions entre 2^{ème} et 3^{ème} dimension et les galeries sélectionnées

vont présenter des œuvres avec ou sans écran comme Office Impart Gallery (Berlin) et l'artiste **Damjanski**, Intéressé par les dynamiques du pouvoir, de la poésie et des applications comme œuvres d'art. *Unhuman Compositions, 2022* est une collection de 777 NFTs. Chacune est générée à partir d'une photo prise avec l'appareil du smartphone et est ensuite traduite en un arrangement géométrique de couleurs à l'aide d'un algorithme capable de détecter les objets présents sur une photographie. Office Impart présente une sélection de sculptures issues de *Unhuman Compositions*, et offre aux visiteurs la possibilité d'interagir pour créer une composition sur place. L'artiste **Robbie Barrat** (L'Avant Galerie, Paris), pionnier du crypto-art s'inspire du jeu d'arcade Big Buck Hunter pour créer des peintures de paysages. **Kevin Aboach** (Nagel Draxler, Berlin) se saisit d'intelligence artificielle générative pour fabriquer des photographies synthétiques, images qui deviennent virales et repoussent toujours plus la véracité d'un récit et ses corollaires. Parmi les expositions des partenaires, pour la 7^{ème} année, carte blanche aux étudiants 2023 avec la plateforme pour la photographie émergente qui donne à voir les jeunes talents en master ou licence des écoles de photographie et d'arts visuels européennes à la Gare de Lyon du 2 novembre au 15 décembre 2023.

Marie de la Fresnaye



Portrait Florence Bourgeois, directrice de Paris Photo, © Florent Drillon

Paris Photo

Du 9 au 12 novembre 2023

Grand Palais Ephémère

Festival OVNi - Le murmure des étoiles

Sous le titre *The whisper of the stars*, la 9^e édition de ce festival dédié à l'art vidéo, et dont la marraine cette année n'est autre que la journaliste Laure Adler, célèbrera les 60 ans de l'histoire de ce médium sur une trentaine de lieux à Nice et dans la région.

Ce titre est tiré d'une mythologie yakoute: lorsque la parole des humains retombe sur terre, elle se cristallise et en touchant le sol libère un doux tintement nommé le murmure des étoiles. Une belle invitation à regarder et écouter le murmure des mondes au travers des propositions d'artistes de plusieurs nationalités.

Des choses qui sont parfois et accidentellement vraies sera l'exposition dans la Grande Halle du 109, pour laquelle la commissaire Nathalie Amae a retenu une vingtaine d'artistes dont l'invitée d'honneur **Manuela Marques**.

Un parcours s'égrènera dans différentes institutions, centres d'art et galeries. Lorsque l'Hôtel West End avec son programme *Sud Emergence* donne la parole à une douzaine de jeunes artistes, dont **Lou Le Forban**, **Melissa Yagmur Saydi** ou **Juliette Gadenne**, l'Hôtel Windsor propose l'évènement *Cosmopolis* avec la participation de centres culturels de différents pays. Lors de la soirée de clôture, deux prix seront remis respectivement sur chaque lieu.

Depuis 2022 ce festival a développé une dimension Art et Sciences au travers de rencontres et conférences avec artistes et scientifiques. **Justine Emard** nous emportera des profondeurs de la grotte du Lazaret au pied du Mont Boron jusqu'à celles de notre cerveau.

Depuis les premières œuvres de Nam June Paik ou Wolf Vostell dans les années 1960 jusqu'aux vidéos 3.0 ou générées par l'IA, l'art vidéo ne cesse de se réinventer à la faveur des avancées technologiques. Le public est ici invité à une traversée des géographies et des époques dans un foisonnement de thématiques abordées et une programmation riche et variée.

Sylvie Fontaine

9^e édition du Festival international d'art vidéo OVNi

Du 17 novembre au 3 décembre

OVNi
9^e édition nice 2023

festival international d'art vidéo

the whisper of the stars
le murmure des étoiles

parcours villes
17.11 > 3.12

parcours hôtels
1.12 > 3.12

Laure Adler
marraine de l'édition

Manuela Marques
invitée d'honneur

ovni-festival.fr

Un joyau dans la campagne limousine

Le Domaine des Étangs est un château du XIII^e siècle, un hôtel avec ses métairies, au raffinement non ostentatoire qui offre bien davantage qu'une simple auberge. La nature y est préservée et invite à la contemplation, tout comme les œuvres d'art contemporain disséminées dans la propriété.



Vue de l'exposition *Primordial waters*, 2023, Photo Arthur Péquin

La propriétaire des lieux, Garance Primat, a constitué depuis 2014 une collection impressionnante d'œuvres qui explorent le lien entre la nature, l'art et la science, enrichie au fil des ans par des commandes passées à des artistes de renommée internationale. La promenade dans le domaine permet de découvrir des sculptures et installations de **Lee Ufan**, **Tony Cragg**, **Wang Keping**, **Ugo Rondinone**, **Richard Long**, et beaucoup d'autres.

Chaque année, la collectionneuse invite un ou une commissaire à concevoir une exposition thématique. L'exposition *Primordial Waters*, dont le commissariat est assuré par Claudia Paetzold a réuni une dizaine d'artistes. Cette manifestation se transforme, en suivant le cours des mouvements planétaires. L'exposition a une forme fixe mais qui évolue. Les artistes s'en emparent à leur façon. À l'équinoxe d'automne, le 23 septembre 2023, **Jean-Marie Appriou** a installé une libellule en bronze (l'emblème du Domaine des Étangs). Quant à **Caroline Corbasson**, elle imaginera une œuvre pour le solstice d'hiver. La clôture de l'exposition correspond à l'équinoxe de printemps et coïncidera à deux jours près avec la journée internationale de l'eau, le 22 mars 2024, ce qui déclenchera une nouvelle proposition.

L'exposition se prête à de nombreuses combinaisons en jouant sur la matérialité et la temporalité des œuvres. L'eau ne cesse d'inspirer les artistes, pour des productions de toutes sortes : sculptures, vidéos, performances, installation sonores, expériences à la frontière des arts et des sciences cognitives. Dans la Laiterie, espace dédié aux expositions temporaires, on peut (re)découvrir l'œuvre sonore historique de **Herman de Vries**, *Water the music of sound. Sound System Versus Void*

Sequence de **Olafur Eliasson** évoque des pigments fabriqués à partir de cristaux de l'ère glaciaire, soulignant le rôle de l'eau en tant qu'élément qui relie toute forme de vie. L'installation de **Tomas Saraceno**, *Cloud Cities*, s'inspire des écosystèmes du domaine pour parcourir des univers humains et non humains révélant les liens fragiles qui unissent ces mondes.

Pour *Days of inertia*, l'artiste suédoise **Nina Canell** a versé de l'eau sur les roches du domaine qui résultent d'un choc tellurique après la chute d'une météorite géante il y a 200 millions d'années, qui a profondément marqué le paysage de cette partie du Limousin.

À l'extérieur, les étangs, eaux claires et calmes, incitent à la rêverie. *La Mère Veilleuse*, sculpture d'**Irina Rasquinet**, porteuse d'une énergie bienveillante, protège sa progéniture, telle une bonne fée. Le promeneur peut s'arrêter sur un banc tout proche, pour se poser et juste contempler le fond du ciel inversé, dans l'eau transparente comme miroir de l'étang. On peut prendre conscience de ce qu'est la nature en réflexion et d'en saisir une réflexion. Ici pas de monstre sous les eaux. La dimension cosmique de l'ancienne météorite et la pertinence du temps suspendu invitent plutôt à regarder les étoiles ou à fermer les yeux, tout simplement et lâcher prise, avec douceur.

Nathalie Gallon

Primordial Waters
Jusqu'au 22 mars 2024
Domaine des Étangs, Massignac

Nouvelle résidence d'artistes à la Villa Dufraine

L'Académie des beaux-arts a bénéficié de la donation, par le fils du sculpteur Charles Dufraine, d'une grande propriété à Chars dans le Val d'Oise. Son secrétaire perpétuel actuel Laurent Petitgirard a souhaité en faire un lieu de résidences d'artistes autour de la création contemporaine.



Villa Dufraine à Chars © Académie des beaux-arts / Patrick Rimond

Jean Michel Othoniel, nommé il y a trois ans à la tête de cette Villa, nous en explique le principe.

« J'en ai pris la charge en 2022 et, après une longue période de restauration des deux bâtiments, j'ai élaboré un programme construit autour de l'idée du collectif et destiné à de jeunes artistes sortis d'école. Après huit mois de résidence, les artistes ont construit une exposition qui aura lieu à partir du 8 novembre à la Monnaie de Paris.

J'ai fait appel, pour la première année, aux écoles de Beaux-arts, aux universités spécialisées dans la formation de commissaires d'exposition et à des associations de jeunes artistes. Après la constitution d'un jury composé de membres de l'Académie et de professionnels extérieurs, c'est le projet parrainé par Paris IV et inventé par l'un de ses anciens étudiants qui a été sélectionné. »

Lou-Justin Tailhades, commissaire invité de la résidence, a axé son projet sur l'importance du langage et du souvenir dans la création d'aujourd'hui. Il a choisi huit artistes et une graphiste : **Maxime Bagni, Agathe Bourrée, Sarah Konté, Hatice Pinarbasi, Jordan Roger, Pierre-Alexandre Savriacouty, Christophe Tabet, Mathilde Rossello Rochet et Halveig Villand.**

Cette première édition est forte en surprises, le souvenir évanescant, les traces et les ruines de notre modernité s'effacent et renaissent sans désenchantement. Un retour aux matériaux pauvres et sauvés de l'oubli semble affirmer une position radicale, engagée et résistante.

Lou-Justin Tailhades nous explique son projet.

Vous êtes le premier curateur à avoir été sélectionné pour la résidence à la Villa Dufraine. Par quel biais avez-vous candidaté ? Quel a été votre projet et comment l'avez-vous bâti ?

J'ai été informé de cet appel à projet assez confidentiel qui a circulé dans les écoles d'art françaises et masters curatoriaux. Je n'ai pas hésité longtemps à y répondre.

J'ai voulu prendre des risques qui me paraissaient censés en invitant effectivement huit artistes mais en laissant une place à une graphiste et une autre délibérément vacante pour pouvoir accueillir des intervenant.e.s. J'ai proposé un projet ouvert et une vision de la résidence comme un lieu vivant de création et d'amitié, ancré dans le territoire, loin des clichés que l'on peut se faire de ces espaces éloignés. J'avais prévenu les artistes sur le fait que l'intérêt de cette résidence collective était justement d'être bousculé dans leur travail personnel.

Vos études et vos précédentes expériences dans l'art contemporain vous ont-elles amené vers ce projet ?

Je n'y suis effectivement pas tombé par hasard ! J'ai été en charge de plusieurs projets d'exposition, notamment avec des artistes comme **Raphael Sitbon, Mathilde Denize, July Ancel** ou plus récemment **Babi Badalov**. J'ai également travaillé pour la récente coopérative curatoriale Radicants, fondée par Nicolas Bourriaud.

Comment a été fait le choix des artistes ? Sur quels mediums travaillent-ils ? Pouvez-vous expliciter le choix d'une graphiste comme neuvième artiste ?

Ma première exigence, évidente, était la parité. Je voulais des artistes issu.e.s de formations différentes. J'ai également voulu réunir des pratiques variées (peinture, sculpture, installation, performance, poésie, etc.) imprégnées de la question du langage qui m'intéressait dans ce projet. Je connaissais la moitié des artistes et j'ai fait un important travail de prospective.

J'ai également pensé nécessaire d'inviter le graphisme dans un projet portant en partie sur le langage et pour lequel il y aurait beaucoup à faire au niveau du catalogue d'exposition et de la communication. Avec Agathe Bourrée, nous travaillons de manière étroite et complice.

Vous êtes depuis plusieurs mois en résidence à la Villa. Le projet a-t-il évolué ou même changé ? Comment les artistes se sont-ils emparés du lieu ?

Le projet a évidemment évolué, surtout car il est devenu une affaire collective et en plus sur un temps vraiment long (huit mois). Pour nous tous.tes, c'était la première fois que nous avions un si grand espace pour travailler et qui soit uniquement le nôtre. La thématique de l'exposition s'est précisée sur la question des souvenirs et la manière avec laquelle nous créons des fictions pour pouvoir les supporter. Je me suis rendu compte que les préoccupations des artistes étaient portées sur ce qui reste et

sur la manière de faire durer et de faire avec, c'est-à-dire de n'être surtout pas dans l'ignorance, le déni ou l'innocence mais dans un certain rapport au monde clairvoyant qui ajoute la poésie nécessaire à son insoutenable légèreté et à son réenchantement : notre génération est particulièrement soucieuse.

Les œuvres abordent des sujets liés à une inquiétude tels que la fin du monde, la perte d'identité, le traumatisme, la mémoire de guerre, la solitude, le silence, la sécheresse. Un des axes importants de l'exposition sera le rapport souvenir-guéris car les artistes ne posent pas un regard défaitiste sur un monde qui s'effondre mais proposent des manières de le soigner. On y trouvera notamment une broderie eschatologique et queer, une bibliothèque remplie de couvertures, de faux fragments de temple et même le caveau sacré d'une civilisation fictive et oubliée.

Entretiens réalisés par Françoise Docquier

Villa Dufraine/ Académie des beaux-arts, Chars
Exposition à la Monnaie de Paris à partir du 8 novembre



Atelier de Hatice Pinarbasi © Académie des beaux-arts / Patrick Rimond

FROM HER TO THE MOON

07.10 - 25.11. 2023

Esmeralda Kosmatopoulos



GALERIE DIX9 Hélène Lacharmoise

19, rue des Filles du Calvaire 75003 Paris - Tel: +33 (0)1 42 78 91 77 - www.galeriedix9.com